Sous la direction de
Sarah Gensburger & Gérôme Truc

LES MÉMORIAUX DU 13 NOVEMBRE

éditions EHESS

En face du Petit Cambodge, 17 novembre 2015. © Gérôme Truc

LES MÉMORIAUX DU 13 NOVEMBRE

Place de la République,
17 novembre 2015.
© Gérôme Truc

Sous la direction de

Sarah Gensburger & Gérôme Truc

LES MÉMORIAUX DU 13 NOVEMBRE

éditions EHESS

Collection « Représentations », 12

© 2020, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales
ISSN 0766-1827 • ISBN 978-2-7132-2863-6

Cet ouvrage a bénéficié d'une aide à la publication du CNRS-Institut des sciences sociales du politique et du Labex Les passés dans le présent : histoire, patrimoine, mémoire (ANR-11-LABX-0026-01).

Édition : Loraine Lerch, Anne Lecomte et Milène Veyrier
Conception graphique : Ann-Koulmig Renault

Image de couverture : Devant Le Carillon, 20 novembre 2015. © François Grunberg, Ville de Paris/DICOM

www.editions.ehess.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La Bonne Bière,
3 décembre 2015.
© Patrice Clavier,
Archives de Paris

Place de la République,
11 février 2016.
© Patrice Clavier,
Archives de Paris

« Il y a un mois, je suis retourné place de la République. […] Le temps passait, les nuits et les jours, la pluie, le vent, qui délavaient les dessins d'enfants, éparpillaient les objets, effaçaient les slogans, estompant leur colère. Et l'on se disait : c'est cela, un monument, qui brandit haut dans le ciel une mémoire active, vivante, fragile ; ce n'est que cela, une ville, cette manière de rendre le passé habitable et de conjoindre sous nos pas ses fragments épars ; c'est tout cela, l'histoire, pourvu que l'on sache accueillir du même front les lenteurs apaisantes de la durée et la brusquerie des événements. »

Patrick Boucheron,
leçon inaugurale prononcée le 17 décembre 2015,
Collège de France

VOUS NE VOUS
OUBLIERONS
PAS

Introduction

De la rue aux Archives, et au-delà

Sarah Gensburger & Gérôme Truc

Les attentats survenus en région parisienne le 13 novembre 2015 sont les plus meurtriers que la France ait connus depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. En l'espace de quelques heures, 130 personnes furent tuées et plusieurs centaines d'autres blessées par une série de fusillades et d'attaques-suicides visant le Stade de France à Saint-Denis, la salle de spectacle du Bataclan et plusieurs bars et restaurants des 10e et 11e arrondissements de Paris : Le Carillon, Le Petit Cambodge, La Bonne Bière, le Casa Nostra, La Belle Équipe et le Comptoir Voltaire. Dans les heures et jours qui ont suivi, de nombreux anonymes descendirent dans les rues de Paris pour partager leur émotion, dire leur refus du terrorisme et manifester leur solidarité avec les victimes. Ils se regroupèrent aux abords des sites frappés, mais aussi place de la République, comme ils l'avaient déjà fait quelques mois auparavant, après l'attentat contre la rédaction du journal *Charlie Hebdo,* celui de l'Hyper Cacher de la porte de Vincennes et l'assassinat d'une policière municipale à Montrouge. Là, des agrégats pêle-mêle faits de messages écrits, de dessins d'enfants, d'images, de bouquets de fleurs, de bougies, de drapeaux et de divers objets, allant de l'ours en peluche à la bouteille d'alcool, se formèrent et restèrent en place pendant des semaines et des mois, continûment alimentés par de nouveaux dépôts.

Le phénomène n'a rien de nouveau en soi et il n'est pas propre aux attaques terroristes. C'est un rituel de deuil devenu courant dans les sociétés occidentales contemporaines, qui s'observe aussi bien après des tueries

Boulevard Richard Lenoir, 16 novembre 2015.
© Gérôme Truc

en milieu scolaire et des accidents collectifs qu'à l'occasion du décès de certaines personnalités, telles Lady Diana, le pape Jean-Paul II ou Michael Jackson. Plusieurs études lui ont été consacrées au cours des vingt dernières années, qui ont donné lieu à un débat terminologique. Ces amas disparates sont-ils des « mémoriaux », vocable que l'on privilégiera ici, ou bien des « autels », ainsi que certains des premiers chercheurs à s'y être intéressés les ont désignés ? Et doit-on les qualifier de « spontanés », d'« éphémères » ou de « populaires » [1] ? Ils relèvent, en vérité, d'un peu des trois, comme on le verra au fil des pages qui suivent. Conscients de leur valeur pour documenter et analyser l'impact d'événements vécus comme « historiques », des institutions publiques, musées ou services d'archives se sont mis à en collecter le contenu de façon de plus en plus systématique. Des guides sur la manière de gérer ces espaces mémoriels et de préserver les messages et objets qui y sont rassemblés voient ainsi le jour, tandis que s'organise autour d'eux un réseau international de chercheurs et professionnels [2].

Le présent ouvrage contribue à ce mouvement d'ensemble en apportant un éclairage monographique sur les mémoriaux éphémères qui se sont constitués à Paris à la suite des attentats du 13 novembre 2015. Fruit d'une collaboration inédite entre des chercheurs et des archivistes, il se distingue des précédents livres sur pareils mémoriaux en ce qu'il est le premier à en proposer une approche véritablement globale, depuis la rue où ils prennent forme jusqu'aux musées où les éléments qui les composent finissent parfois exposés – comme cela pourrait être le cas dans le musée-mémorial des sociétés à l'épreuve du terrorisme, qui doit prochainement voir le jour en France [3]. Il le fait en s'appuyant à la fois sur des observations ethnographiques, des analyses de contenu et des témoignages de professionnels impliqués dans la gestion de ces mémoriaux et l'archivage de leur contenu. Cet ouvrage combine aussi des textes de formats variés et une riche collection de photographies. Il entend ainsi éclairer l'envers de ce phénomène social : de quoi procède-t-il ? Qui se rend sur ces sites mémoriels ? S'agit-il seulement de Parisiens ou bien d'autres personnes viennent-elles également ? Des Français ? Des touristes étrangers ? Qui y dépose des objets et y laisse des messages, et pour quelles raisons ? Comment ces messages sont-ils écrits ? Et que nous disent-ils de la façon dont la population a

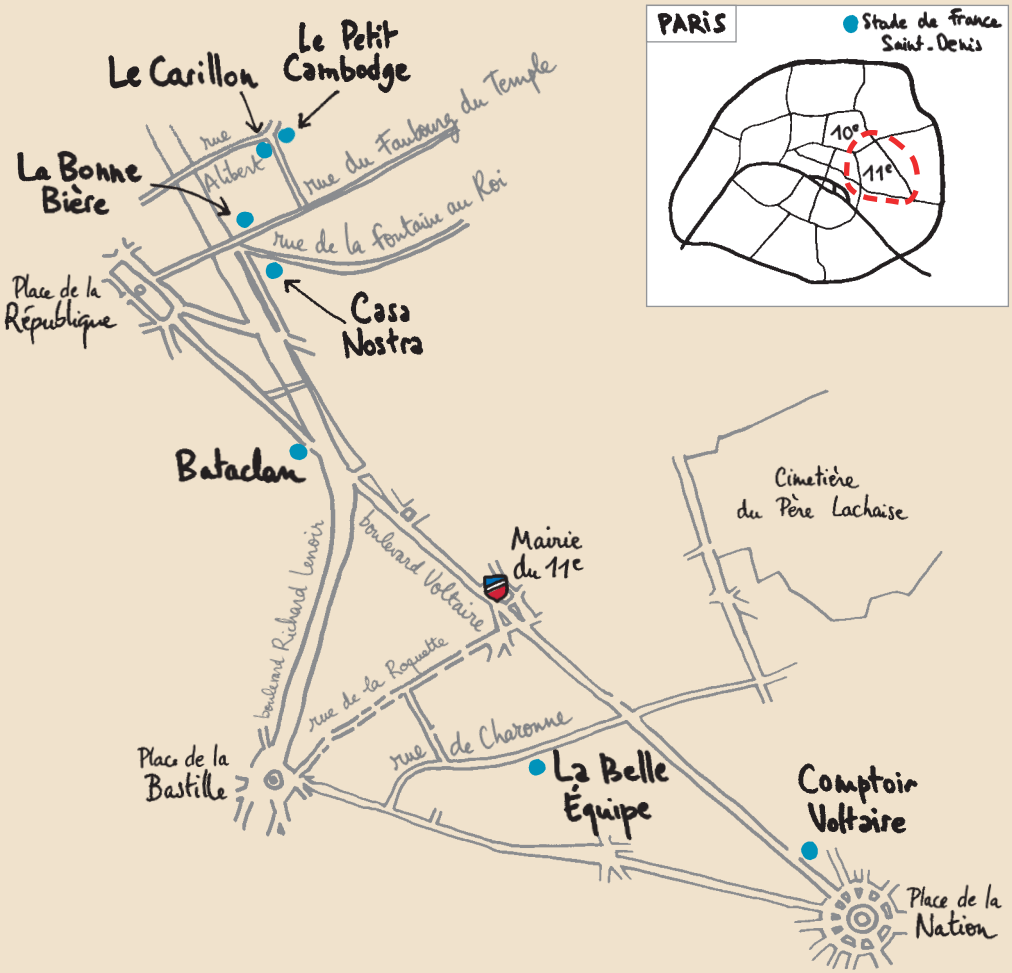
réagi à ces attentats ? Mais il s'attache aussi aux coulisses du processus de patrimonialisation : qu'implique la collecte en urgence de tels matériaux ? Pourquoi et comment certains documents et objets ont-ils été conservés et d'autres ont-ils disparu ? Comment les archivistes vivent-ils ce travail peu ordinaire ? Et quels sont les enjeux de la mise en musée à venir de certains des documents collectés ?

Une rencontre inédite entre chercheurs et archivistes

La France a paru découvrir le phénomène des mémoriaux éphémères avec les attentats de janvier 2015. Certes, il y avait déjà eu quelques amas de fleurs, bougies et messages adressés aux victimes devant l'ambassade des États-Unis et les consulats américains au lendemain des attentats du 11 septembre 2001, comme devant l'ambassade et les consulats espagnols après les attentats du 11 mars 2004 à Madrid[4], mais absolument rien de comparable au mémorial qui prend forme à Paris autour de la statue centrale de la place de la République et aux abords du siège de *Charlie Hebdo* à partir de janvier 2015. Dans de nombreuses autres villes de France aussi, des mémoriaux éphémères apparaissent en place publique, souvent devant les mairies. Des villes comme Rennes, Saint-Étienne et Toulouse décident alors de procéder à des collectes de leur contenu[5]. Rien de tel ne s'organise à Paris, en dépit de l'ampleur du phénomène et de la dimension historique de la marche du 11 janvier. Une initiative naît en revanche, à l'été 2015, de l'autre côté de l'Atlantique, à l'université d'Harvard : une équipe composée d'enseignants-chercheurs du département de langues et littératures romanes et d'employés de la bibliothèque universitaire lance un appel pour créer les « Archives Charlie », qui entendent « préserver des documents manuscrits, imprimés, digitaux et éphémères produits à la suite des attentats des 7, 8 et 9 janvier 2015[6] ». L'écho suscité par cet appel dans les médias français a peut-être contribué à ce que la Mairie de Paris se soucie davantage du sort des mémoriaux éphémères qui apparaîtront de nouveau quelques mois plus tard, aux abords du Bataclan et des autres lieux frappés le soir du 13 novembre.

Lieux attaqués le soir du 13 novembre à Paris

Cette nuit-là, le Stade de France à Saint-Denis a également été visé.



© Éditions de l'EHESS

Lorsque se produisent les attentats de janvier 2015, l'un de nous deux, Gérôme, est professeur dans un lycée du Val-de-Marne. Il doit alors, comme des milliers d'autres enseignants à travers le pays, gérer l'onde de choc créée par ces événements auprès de ses élèves, tout en répondant aux sollicitations des quelques journalistes qui avaient repéré son travail de thèse sur les réactions suscitées en Europe par les attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis, du 11 mars 2004 à Madrid et du 7 juillet 2005 à Londres[7]. Il connaît bien les mémoriaux éphémères post-attentats puisque c'est principalement à partir de matériaux qui en sont issus qu'il a mené sa recherche sur ces précédents étrangers. Il a notamment accompagné pendant plusieurs années l'équipe du projet « *Archivo del Duelo* » (Archive du deuil) qui a collecté à Madrid les composants des mémoriaux apparus en réaction aux attentats du 11 mars 2004[8]. En novembre 2015, il décide d'alerter la Mairie de Paris sur la nécessité de réfléchir rapidement à une préservation du contenu des mémoriaux, sur le modèle de celle organisée dans la capitale espagnole, et propose son aide. Très vite, il est mis en rapport avec le nouveau directeur des Archives de Paris, Guillaume Nahon. Dans le même temps, Alain Fuchs, alors président du CNRS, lance un appel à projets de recherche exceptionnel « sur tous les sujets pouvant relever des questions posées à nos sociétés par les attentats et leurs conséquences », l'appel « attentats-recherche »[9]. En s'inspirant de son expérience madrilène, Gérôme conçoit le projet REAT, un projet de recherche collectif visant à étudier les réactions aux attentats du 13 novembre et à accompagner les Archives de Paris dans leur travail de collecte du contenu des mémoriaux éphémères[10].

Sarah, de son côté, a fait des mémoriaux éphémères un de ses objets de recherche, parce qu'ils étaient devenus son horizon quotidien. Spécialiste des dynamiques sociales et spatiales de la mémoire comme des politiques publiques du passé, cela fait déjà plusieurs années qu'elle étudie la présence du passé et la formation des souvenirs à l'échelle de la ville de Paris lorsque surviennent les attentats de 2015. Il se trouve par ailleurs que Sarah habite, avec sa famille, sur le boulevard Voltaire, entre la place de la République et le Bataclan. Ses enfants sont scolarisés à l'école qui se situe à mi-chemin de la salle de concert et des anciens locaux de *Charlie Hebdo*. À partir de décembre 2015, elle décide de tenir des « chroniques sociologiques du

“quartier du Bataclan” » sous la forme d’un blog[11], tandis que se met en place le projet REAT, auquel elle choisit alors d’apporter sa contribution. Entre le journal intime et le cahier de terrain, ses observations sont nées de l’apparition, juste en bas de chez elle, de phénomènes de mémorialisation semblables à ceux qu’elle avait l’habitude d’étudier. Ces chroniques ont depuis été publiées sous forme de livre[12]. Le présent ouvrage en constitue le prolongement : il marque pour elle le passage d’une quête personnelle à une enquête collective, et de l’étude de la mémorialisation immédiate des attentats à celle des politiques publiques qui organisent leur mise en patrimoine et leur commémoration.

Le dialogue avec Guillaume Nahon et le personnel des Archives de Paris, en particulier Mathilde Pintault et Audrey Ceselli, a accompagné de bout en bout la naissance de cet ouvrage. C’est lors d’une journée d’étude, organisée en janvier 2017 dans les locaux des Archives de Paris, que la plupart des auteurs rassemblés ici ont présenté publiquement pour la première fois les résultats de leur travail[13]. Notre rencontre avec Maëlle Bazin s’est faite littéralement au pied des mémoriaux éphémères, tandis qu’elle débutait sa thèse en sciences de l’information et de la communication, et s’intéressait aux écritures urbaines après les attentats de janvier 2015. Sylvain Antichan, alors jeune docteur, travaillait déjà avec Sarah Gensburger à l’étude des visiteurs des expositions historiques lorsqu’il accepta de se joindre à nous pour observer le public des mémoriaux post-attentats. Il a depuis développé son propre regard sur ces lieux hybrides et les pratiques sociales qui s’y développent. Emmanuel Cayre, Delphine Griveaud et Solveig Hennebert, pour leur part, travaillent encore à leurs thèses de science politique sur des sujets divers, mais connexes, qui vont de l’analyse des cadres sociaux de la mémoire du 13 novembre à l’étude des mémoires de l’antisémitisme en passant par celle du développement, en France, de cette justice dite « restauratrice » qui fait dialoguer criminels et victimes. S’ils nous ont, au départ, apporté leur concours ponctuel lors de telle ou telle enquête de terrain, à l’occasion des commémorations annuelles sur les sites des attaques du 13 novembre, ils ne s’en sont pas moins rapidement approprié nos questionnements pour les enrichir et les transformer par la singularité de leurs points de vue. Enfin, à la suite de son appel « attentats-recherche », le CNRS a retenu une soixantaine de lauréats,

parmi lesquels figurait l'historienne Hélène Frouard, avec un projet visant à étudier les registres de condoléances mis à disposition du public à la mairie du IIe arrondissement de Paris, après les attentats. Très vite, nous sommes entrés en contact, incités par la proximité de nos démarches et de nos matériaux de recherche, aujourd'hui d'ailleurs regroupés aux Archives de Paris. Pendant un peu plus d'un an, nous avons toutes et tous cheminé ensemble, partageant nos interrogations et discutant collégialement l'avancée de nos travaux respectifs, dans un séminaire commun à l'EHESS dont ce livre est l'aboutissement [14].

Un ouvrage sur les mémoriaux, un livre-mémorial

Comment naissent les mémoriaux éphémères et en quoi consistent-ils exactement ? Les deux premiers chapitres répondent à cette question à des échelles différentes, en partant des mémoriaux comme objets composites avec Maëlle Bazin (chapitre 1) et en observant de près, avec Sylvain Antichan, les pratiques sociales auxquelles ils donnent lieu, notamment celles qui consistent à s'y arrêter pour y déposer ou y écrire quelque chose (chapitre 2). Comment conserver les textes, images et objets accumulés en ces lieux et que nous disent-ils ? Les deux chapitres suivants décrivent leur mise en archives avec un retour d'expérience de Guillaume Nahon, directeur des Archives de Paris (chapitre 3), et offrent une analyse fine de leurs contenus, conduite par Gérôme Truc, en les mettant en regard notamment des messages du même type collectés à Madrid après les attentats du 11 mars 2004 (chapitre 4). L'exploration de ces réactions populaires aux attentats du 13 novembre se prolonge ensuite avec l'étude d'Hélène Frouard sur les registres de condoléances de la mairie du IIe arrondissement, qui invite à réfléchir à l'impact de l'événement à une échelle locale (chapitre 5). Et que deviendront ces traces singulières des réactions aux attentats du 13 novembre, maintenant qu'elles ont été archivées ? Comment cette patrimonialisation des mémoriaux éphémères s'articule-t-elle avec la commémoration des attentats, la création de mémoriaux permanents en hommage aux victimes et la mise en musée de l'événement ? Tel est l'objet de la réflexion finale que propose Sarah Gensburger (chapitre 6). De la rue aux

Archives, et au-delà, ces chapitres successifs sont autant de variations du regard porté sur les mémoriaux du 13 novembre. Ils s'éclairent les uns les autres. À ce titre, et si ces six chapitres peuvent aussi se lire séparément, ils se prêtent avant tout à une lecture croisée susceptible de commencer par n'importe lequel d'entre eux, en fonction de la curiosité des lectrices et lecteurs.

Entre chacun de ces textes qui font donc système, on trouvera aussi des mises au point de format plus court et de natures variées (extrait d'entretien, compte rendu d'observation, notice…). Ces encadrés viennent d'abord compléter, à une autre échelle, les chapitres qu'ils précédent ou suivent mais peuvent également faire écho à d'autres, plus éloignés. Ils offrent finalement un véritable second niveau de lecture en ce qu'ils éclairent des aspects souvent peu visibles et méconnus de la mémorialisation des attentats du 13 novembre : de l'émergence de collectifs de citoyens autoproclamés « gardiens » des mémoriaux éphémères à la mémoire collective des supporters du Paris Saint-Germain, en passant par le rôle des agents de la propreté de Paris dans la préservation des mémoriaux, ou encore les traces qu'ont laissées les événements à Saint-Denis.

La troisième clef de lecture des pages qui suivent est, elle, iconographique. Cet ouvrage accorde une très large place aux images, celles des mémoriaux en eux-mêmes, de leur évolution au fil du temps, mais aussi des objets, messages ou dessins dont ils étaient constitués, des pratiques qui pouvaient s'observer autour d'eux et, bien sûr, de leur collecte et archivage. Plusieurs centaines de photographies y sont reproduites. Certaines viennent, classiquement, illustrer les textes des chapitres et des encadrés. Mais, de manière plus inattendue sans doute, la majorité d'entre elles sont rassemblées sous la forme de portfolios, donnant ainsi corps à de véritables chapitres photographiques qui, à leur tour, dialoguent avec les autres composantes de ce livre.

Ces images donnent à voir la très grande richesse du fonds photographique constitué par les Archives de Paris en parallèle de son travail de préservation du contenu des mémoriaux éphémères. Elles reflètent en même temps les méthodologies que, nous, chercheuses et chercheurs, avons mobilisées lors de l'enquête. Photographier les mémoriaux et les pratiques auxquelles ils donnaient lieu fut pour nous un moyen de prendre des notes

visuelles, complémentaires de nos carnets de terrain. Ces notes nous ont aidés dans la mise en œuvre d'une démarche réflexive qui fait l'identité des sciences sociales. Celles-ci reposent en effet sur la multiplication et le croisement constant des points de vue. Faire des sciences sociales suppose de s'émanciper de catégories de pensée préexistantes à l'enquête, en un mot, de poser un regard froid et analytique sur une réalité chaude et vécue. L'image, par la prise de distance qu'elle permet, fut ainsi un outil précieux pour tenir ensemble regard critique et implication personnelle. Faire le choix de donner à voir aux lectrices et lecteurs ce que nous avons vu et à partir de quoi nous avons, pour partie au moins, conduit l'analyse, c'est ainsi leur proposer de faire, à leur tour et très directement, l'expérience de l'interprétation réflexive qui fait le propre des sciences sociales.

La place centrale accordée aux photographies dans cet ouvrage participe, enfin, de sa double nature : elle vise à produire de la connaissance scientifique sans pouvoir complètement s'émanciper de sa fonction d'attestation de l'historicité de l'événement. Ici, le rôle de l'image se transforme pour relever du registre de la preuve. Par sa richesse iconographique, ce livre est ainsi plus qu'un ouvrage scientifique : c'est, en un sens, en lui-même un mémorial de ces mémoriaux aujourd'hui disparus. Le réaliser fut à la fois pour nous toutes et tous une démarche scientifique et nécessairement critique, et un cheminement personnel non dénué d'émotions. Il en va toujours un peu ainsi lorsque l'on travaille sur des attentats. C'est d'autant plus vrai quand les terroristes s'en prennent à des lieux qui nous sont familiers et que leurs victimes nous ressemblent. Il y avait, dans les mémoriaux du 13 novembre, de nombreuses photographies de personnes tuées ce soir-là, des photos de famille, de soirées entre amis, de jours heureux. Ces visages souriants auraient pu être ceux de nos amis, ou amis d'amis – et certains d'entre eux l'étaient effectivement. À eux tous, comme à leurs proches, et aux survivants de cette nuit-là, ce livre est dédié.

De gauche à droite et de haut en bas

Le Bataclan, 11 janvier 2016. © Patrice Clavier, Archives de Paris
Le Bataclan, 8 décembre 2015. © Patrice Clavier, Archives de Paris
La Belle Équipe, 7 décembre 2015. © Patrice Clavier, Archives de Paris
La Belle Équipe, 7 décembre 2015. © Patrice Clavier, Archives de Paris
La Bonne Bière, 17 novembre 2015. © Gérôme Truc
Le Bataclan, 8 décembre 2015. © Patrice Clavier, Archives de Paris
Le Bataclan, 8 décembre 2015. © Patrice Clavier, Archives de Paris

De gauche à droite et de haut en bas

Le Bataclan, 8 décembre 2015. © Patrice Clavier, Archives de Paris
Le Bataclan, 8 décembre 2015. © Patrice Clavier, Archives de Paris
Le Bataclan, 9 décembre 2015. © Patrice Clavier, Archives de Paris
Le Bataclan, 8 décembre 2015. © Patrice Clavier, Archives de Paris
La Belle Équipe, 19 novembre 2015. © Jean-Marc Moser, Ville de Paris/COARC
Le Bataclan, 8 décembre 2015. © Patrice Clavier, Archives de Paris
Le Petit Cambodge, 17 novembre 2015. © Gérôme Truc
Le Petit Cambodge, 14 décembre 2015. © Patrice Clavier, Archives de Paris

Notes

1. Voir, en particulier, Jack Santino (dir.), *Spontaneous Shrines and the Public Memorialization of Death,* New York, Palgrave-Macmillan, 2006 ; Erika Doss, *The Emotional Life of Contemporary Public Memorials. Towards a Theory of Temporary Memorials,* Amsterdam, Amsterdam University Press, 2008 ; Peter Jan Margry et Cristina Sánchez-Carretero (dir.), *Grassroots Memorials : The Politics of Memoralizing Traumatic Death,* New York, Berghahn Books, 2010. Pour une synthèse en français, voir Maëlle Bazin, « Quand la rue prend le deuil », *La Vie des idées,* 26 mai 2017 : laviedesidees.fr/Quand-la-rue-prend-le-deuil.html (consulté en mai 2020).

2. Voir le site internet www.spontaneousmemorials.org (consulté en mai 2020).

3. *Le musée-mémorial des sociétés face au terrorisme,* rapport au Premier ministre de la mission de préfiguration présidée par Henry Rousso, mars 2020, en ligne : www.vie-publique.fr/rapport/273955-le-musee-memorial-des-societes-face-au-terrorisme (consulté en mai 2020).

4. Certains se souviendront peut-être aussi du petit mémorial qui a longtemps existé autour de la flamme du pont de l'Alma, au-dessus du tunnel où la princesse Lady Diana perdit la vie le 31 août 1997. Voir Guy Lesœurs, *Diana du pont de l'Alma. Les pèlerins de la flamme,* Paris, Téraèdre, 2005.

5. Voir Maëlle Bazin et Marie Van Eeckenrode (dir.), numéro thématique « Mise en archives des réactions post-attentats : enjeux et perspectives », *La Gazette des archives,* nº 250, 2018, et plus particulièrement les articles de Cyril Longin (pour le cas de Saint-Étienne), de Marie Penlaë (pour celui de Rennes) et de Catherine Bernard et Pierre Gastou (pour celui de Toulouse).

6. Voir la présentation du projet sur son site : cahl.io/#project (consulté en mai 2020).

7. Gérôme Truc, *Le 11-Septembre européen. La sensibilité morale des Européens à l'épreuve des attentats du 11 septembre 2001, du 11 mars 2004 et du 7 juillet 2005,* thèse de doctorat en sociologie, Paris, EHESS, 2014. La majeure partie de cette thèse, retravaillée et mise au regard des réactions aux attentats survenus en France en 2015, a donné lieu à une publication : *Sidérations. Une sociologie des attentats,* Paris, Puf, 2016.

8. Cristina Sánchez-Carretero (dir.), *El Archivo del duelo. Análisis de la respuesta ciudadana ante los atentados del 11 de Marzo en Madrid,* Madrid, CSIC, 2011 ; Cristina Sánchez-Carretero *et al.,* « On Blurred Borders and Interdisciplinary Research Teams : The Case of the "Archive of Mourning" », *Forum. Qualitative Social Research,* vol. 12, nº 3, 2011, en ligne : www.qualitative-research.net/index.php/fqs/article/view/1737/3238 (consulté en mai 2020).

9. « Face aux attentats : un an de mobilisation du CNRS », communiqué de presse du CNRS, 10 novembre 2016 : www.cnrs.fr/fr/face-aux-attentats-un-de-mobilisation-au-cnrs (consulté en mai 2020).

10. REAT est l'acronyme de « La REaction sociale aux ATtentats : sociographie, archives et mémoire », lauréat de l'appel attentats-recherche du CNRS. Voir la présentation du projet en ligne : reat.hypotheses.org/le-projet-reat (consulté en mai 2020).

11. Toujours accessibles en ligne aujourd'hui : quartierdubataclan.wordpress.com (consulté en mai 2020).

12. Sarah Gensburger, *Mémoire vive. Chroniques d'un quartier (Bataclan, 2015-2016),* Paris, Anamosa, 2017, depuis traduit en anglais dans une version augmentée et mise à jour : *Memory on My Doorstep : Chronicles of the Bataclan Neighborhood, Paris, 2015-2016,* Louvain, Leuven University Press, 2019.

13. La journée d'étude « De la rue aux archives : les hommages aux victimes des attentats », dont le programme peut encore être consulté en ligne : reat.hypotheses.org/392 (consulté en mai 2020).

14. Nos discussions lors de ce séminaire n'auraient pas été les mêmes sans la participation de notre collègue Sandrine Clérisse, ingénieure d'études à l'Institut des sciences sociales du politique, trop tôt disparue, pour qui nous avons ici une pensée. Notre reconnaissance va par ailleurs aux étudiants qui ont pris part à l'atelier d'initiation à la recherche en sciences sociales que nous avons animé à l'ENS Paris-Saclay en 2016-2017 et à notre séminaire de master en science politique à l'université Paris Nanterre en 2017-2018.

Chapitre 6

Rendre l'éphémère permanent

Vers un musée-mémorial

Sarah Gensburger

Le 19 septembre 2018, le président de la République, Emmanuel Macron, a annoncé la création d'un « musée-mémorial du terrorisme dans toute son ampleur[1] ». Cette déclaration s'inspirait explicitement des recommandations du comité mémoriel, placé sous l'égide de la délégation interministérielle à l'aide aux victimes, qui appelait de ses vœux la création d'un « musée-mémorial des sociétés à l'épreuve du terrorisme ». La préfiguration de l'établissement a été confiée à une commission d'experts dirigée par l'historien Henry Rousso, qui, en mars 2020, a rendu un rapport ambitieux. Ce document dresse la liste des ensembles documentaires et des objets susceptibles d'être exposés dans ce qui s'annonce non comme un simple centre d'interprétation mais comme un véritable musée, donc doté de collections. Ce que le site internet des Archives de Paris désigne désormais comme « les hommages aux victimes des attentats de 2015 » figure en bonne place sur la liste des artefacts envisagés[2]. La mémorialisation immédiate des attentats, d'une part, et leurs patrimonialisation et commémoration, de l'autre, s'inscrivent ainsi dans un processus continu. Il est impossible ici de distinguer une « époque pré-mémorielle » d'une « ère de la commémoration » qui la suivrait[3].

Rituel du lâcher de ballons, un pour chaque personne décédée durant les attentats du 13 novembre, instauré par l'association Life for Paris dès la première commémoration annuelle sur le parvis de la mairie du 11e arrondissement, ici en 2018.
© Sarah Gensburger

Exposer les « hommages »

Les précédents étrangers dessinent plusieurs scénarios possibles de cette articulation entre l'immédiateté et le temps long, entre mémoriaux éphémères et mémorial permanent. Au musée-mémorial du 11 septembre 2001 à New York, il est aujourd'hui proposé aux visiteurs de « raconter leur 11-Septembre » tout en leur promettant de conserver leur récit, « pour le futur ». Comme en miroir, les messages déposés sur les lieux après le 11-Septembre, eux, font aujourd'hui l'objet d'une véritable fétichisation au sein du musée. « Baptisée la "Dernière Colonne", une colonne d'acier de plus de 10 mètres de haut est couverte de messages aux victimes, de photographies et d'inscriptions mémorielles posés là par les pompiers, policiers, sauveteurs et autres travailleurs qui ont participé aux opérations de sauvetage et de recherche à *Ground Zero* pendant neuf mois. […] Comme le musée lui-même le raconte, "Encore debout, la Dernière Colonne suscitera la réflexion sur les ressorts de la résilience, de l'espoir et du vivre-ensemble qui doivent nous permettre de construire un avenir en commun"[4]. »

En Espagne, les messages déposés sur les lieux des attentats à Madrid en réaction aux attaques du 11 mars 2004 constituent la matière première du monument commémoratif national. Leur contenu est imprimé sur une membrane en plastique placée à l'intérieur de l'immense structure de verre installée sur le site de la gare d'Atocha, épicentre des attaques ce jour-là[5]. Ces messages et autres artefacts collectés au sein des mémoriaux éphémères après ces attentats ont aussi fait l'objet d'une exposition en 2016 au muséum d'anthropologie, situé juste en face du monument[6]. À Boston, en juin 2013, les archives municipales ont collecté les messages et objets (parmi lesquels de nombreuses paires de baskets et casquettes) déposés suite à l'attentat survenu durant le marathon, le 15 avril précédent. Pour le premier anniversaire des explosions, la Boston Public Library a exposé pendant deux mois une sélection de ces artefacts, les décrivant de façon neutre sous le titre *Dear Boston : Messages from the Marathon Memorial*[7]. À Bruxelles, enfin, les autorités municipales envisagent d'utiliser les messages et dessins, conservés comme à Paris par les archives municipales, pour construire un futur monument. L'un des projets envisagés serait de graver leur contenu sur le sol de la place de la Bourse où ont eu lieu la plupart des

rassemblements qui ont suivi les attentats du 22 mars 2016[8]. Si pour l'heure le cas français fait écho à celui de Boston, le sort monumental réservé à ces « hommages aux victimes des attentats de 2015 », propriété de la Ville de Paris, reste largement incertain et les usages sociaux de ceux-ci sont appelés à se multiplier.

À Paris, ce sont les archives municipales elles-mêmes qui ont été les premières à exposer ces documents. En 2016, les 33e Journées européennes du patrimoine avaient pour thème « Patrimoine et citoyenneté ». À cette occasion, les Archives de Paris inaugurèrent, dans leurs locaux du 19e arrondissement, une exposition intitulée « Le cas des hommages aux victimes des attentats du vendredi 13 novembre 2015 collectés en janvier 2016 : de la rue aux Archives » (voir le portfolio p. 214-215). Cette exposition constitua la première mise en scène des messages et dessins collectés sur les mémoriaux éphémères : ce furent alors les documents les plus graphiques et les plus colorés, ainsi que des messages consensuels, patriotes et porteurs de références culturelles qui furent mis en avant. L'accent fut également mis sur les lettres, dessins et objets déposés par des enfants, ces fameuses « générations futures » que vise en premier lieu toute politique de la mémoire, en France comme à l'étranger[9].

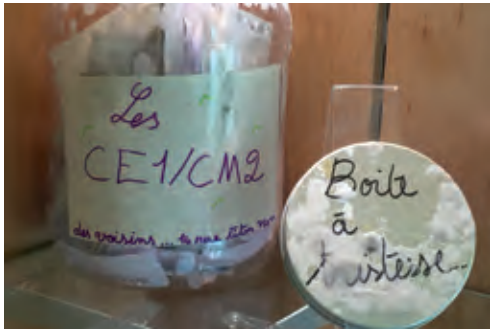
Cette édition des Journées européennes du patrimoine a été un vrai succès pour les Archives de Paris, avec une fréquentation

Du mémorial éphémère à l'exposition : le parcours d'une « boîte à tristesse »

De haut en bas
À La Belle Équipe, 7 décembre 2015. © Patrice Clavier, Archives de Paris

Photographiée aux Archives de Paris en juin 2016 dans le cadre de la numérisation du fonds, où elle figure désormais sous la cote 3907W10-1. © Audrey Ceselli et Archives de Paris

Exposée aux Archives de Paris à l'occasion des Journées du Patrimoine en septembre 2016. © Sarah Gensburger



de 285 personnes, en nette hausse par rapport à l'édition 2015, qui traitait évidemment d'un tout autre sujet mais dont la plage horaire d'ouverture était pourtant deux fois plus large[10]. Malgré l'invitation à prolonger leur venue par une visite guidée des Archives de Paris, les visiteurs furent près d'un tiers à ne visiter que l'exposition. C'est donc pour celle-ci qu'ils avaient fait le déplacement. Ce public plus nombreux était très différent de celui que l'on rencontre habituellement aux Archives : provenant d'arrondissements plus éloignés que d'ordinaire, mais surtout plus jeune, voire très jeune, avec un tiers des visiteurs âgés de moins de 25 ans, soit plus proches de l'âge moyen des individus rencontrés aux abords des mémoriaux éphémères au cours des mois précédents.

Ce week-end-là, je suis allée aux Archives de Paris avec l'intention d'échanger avec des visiteurs. Je me suis entretenue avec une femme âgée de 45 ans. Celle-ci a attiré mon attention car elle regardait très attentivement chaque vitrine, a visionné intégralement le diaporama disponible dans la salle de conférences et interrogé longuement le personnel des Archives sur la collecte et la prochaine mise en ligne des documents numérisés. Il s'est avéré qu'elle était une ancienne habitante du 11e arrondissement qui vivait à Strasbourg depuis quelques années. La visite de l'exposition était pour elle une manière de se rapprocher des événements qu'elle n'a pas vécus à Paris et de participer à un moment qu'elle a qualifié à maintes reprises d'« historique ». Elle séjournait une fois par mois à Paris pour un long week-end, et s'est rendue sur les lieux des attentats, à chaque fois quelques semaines après les faits. « Mais pour *Charlie Hebdo* c'était trop tard. Il n'y avait plus rien. Plus de message ou de fleur. Je n'ai pas pu y aller avant, j'avais trop peur de craquer. » À aucun moment, elle n'a déposé d'objets. « Franchement, je n'y ai même pas pensé. Mais aujourd'hui, c'était moins dur de venir que ce que je pensais. En quelque sorte, ça complète le puzzle. Et je suis contente de voir tous ces jeunes. Car ce qu'on vit, c'est historique, ça va entrer dans les manuels d'histoire pour enfants. C'est sûr. Tous ces documents. C'est pour la mémoire, le travail de mémoire. Quand on regarde ce qu'a été la Seconde Guerre mondiale, c'est important d'avoir les documents et les témoignages. C'est pareil là, ce patrimoine, c'est pour les générations futures. » Dans ce cas, venir visiter l'exposition des « hommages » permet en quelque sorte de participer,

comme par procuration, aux mémoriaux éphémères et ce faisant à « l'histoire ». C'est en soi une pratique commémorative.

Pour l'heure, la patrimonialisation des mémoriaux éphémères est en effet indissociablement liée à la commémoration des événements. Depuis cette première exposition, les documents collectés dans les mémoriaux du 13 novembre ont donné lieu à une numérisation. Un site de consultation dédié a été inauguré par les Archives de Paris en novembre 2016. À la fin du mois de juin 2018, il avait enregistré plus de 100 000 consultations. C'est au moment de la commémoration annuelle que l'intérêt des usagers

Exposition organisée par Life for Paris à l'occasion du premier anniversaire du 13 novembre, 14 novembre 2016. © Sarah Gensburger

Penser
Penser
RÉSISTER

Liberté Égalité Fraternité
Penser
Penser
RÉSISTER
VIVE LA VIE
MORT AUX CONS
L'amour
vaincra

Première exposition des documents collectés dans les mémoriaux éphémères, hall d'accueil des Archives de Paris, boulevard Sérurier, 19e arrondissement, 18 septembre 2016. © Sarah Gensburger

VOUS ÊTES MÉCHANTS LES TERRORISTES

CLASSE DES CM1
ECOLE FRANC ROSIER
CLERMONT-FERRAND
LIBERTÉ

Respirer Paris,
cela conserve l'âme.
- Victor Hugo
Ernest Hemingway
Paris est une fête
Petit éloge de la douceur
Stéphane Audeguy
VOLTAIRE
Traité
sur la tolérance

est le plus élevé avec, par exemple, 10 485 consultations en novembre 2017 contre 3 220 pour le mois précédent et 488 pour le suivant.

De même, à l'occasion du premier anniversaire des attentats, l'association Life for Paris, l'une des deux associations qui rassemble des victimes du 13 novembre, a décidé d'exposer une sélection de documents dans la salle polyvalente du IIe arrondissement. Des reproductions de ces messages, photographies et autres objets ont au même moment été collées par un street-artiste sur les murs du quartier, et aux abords directs du Bataclan, comme autant de mises en abîme. Le fait n'est d'ailleurs pas isolé : dans les mémoriaux éphémères encore présents devant la salle de concert en janvier 2016, quelqu'un avait déjà placé plusieurs photographies de messages qui avaient originellement été déposés sur le mémorial éphémère de la place de la République après les attentats de janvier 2015.

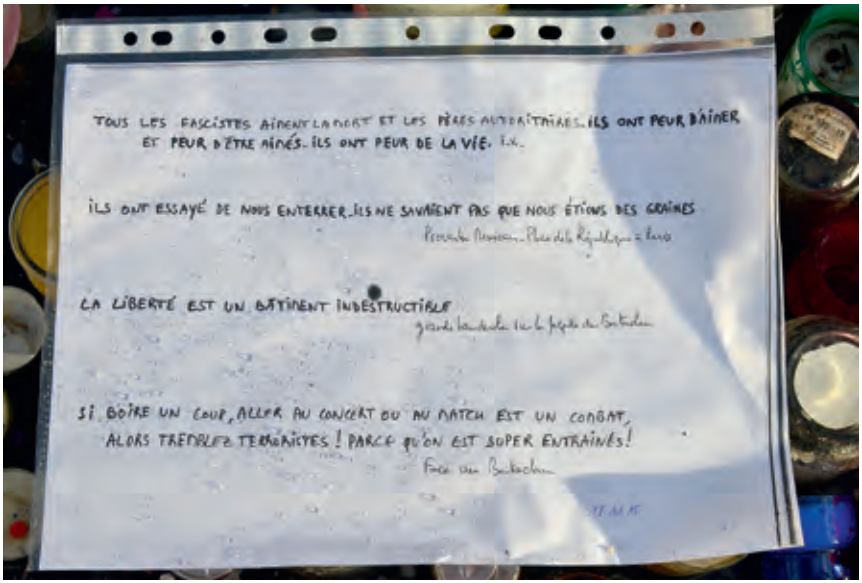
En mars 2020 encore, je découvre une autre forme, très singulière, de mise en scène de messages. En rentrant à mon domicile, situé à 100 mètres du Bataclan, j'aperçois, le long du square qui fait face à la salle de concert, un mémorial éphémère revenu à la vie. J'apprends qu'il s'agit du tournage d'une série télévisée pour laquelle la décoratrice et son équipe ont dû recréer des artefacts déposés en ce même lieu cinq ans auparavant. Les « faux » messages, fleurs et photographies ont désormais pris la place des authentiques, et semblent plus vrais que nature. Je découvrirai plus tard comment ils ont été fabriqués (encadré p. 256). Le lieu dans lequel ils sont exposés confère à ces contrefaçons une véracité presque plus grande encore que celle des originaux aujourd'hui devenus des « hommages » et conservés dans des cartons aux Archives de Paris.

De la rue au musée, nombre d'usages sociaux des vestiges des mémoriaux éphémères sont encore à venir. Comme le lecteur de ce livre le sait désormais, la collection patrimoniale documentant les mémoriaux du 13 novembre à Paris n'a rien de spontané ni d'exhaustif. Au fil des jours, ces « assemblages mémoriels [11] », ces choses déposées dans la rue, ont fait l'objet de détériorations météorologiques, de vols commis par des passants ou encore d'un tri régulier de la part de gardiens autoproclamés. Nombreux sont les messages qui ont disparu à jamais (voir encadré p. 241). L'opération de collecte elle-même a suivi des protocoles précis et a conduit à la destruction définitive de plusieurs éléments, parmi lesquels

les drapeaux, certes nombreux mais qui, n'étant pas des documents ou objets papier, n'entraient pas dans le périmètre de compétence des Archives de Paris. Seule une poignée d'entre eux est aujourd'hui conservée, et à titre d'exemple, par le musée Carnavalet. Enfin, le dépôt de documents complémentaires collectés par des particuliers sur les mémoriaux éphémères (encadré p. 194) achève une patrimonialisation qui dessine une topographie singulière, et par définition reconstruite, de la mémoire des attentats de 2015 en région parisienne.

Les mémoriaux : de l'éphémère au permanent

Ainsi, cette patrimonialisation dont nous avons suivi le cheminement dans cet ouvrage ne concerne pas la mémorialisation immédiate du meurtre de la policière Clarissa Jean-Philippe, à Montrouge, le 8 janvier 2015[12], ou de la tuerie de l'Hyper Cacher, ce supermarché destiné aux Juifs pratiquants, situé dans l'est parisien entre Saint-Mandé et Vincennes, lieu d'une prise



Des photographies des mémoriaux éphémères apparus juste après les attentats de janvier 2015 ont été intégrées aux mémoriaux après les attentats du 13 novembre, ici photographiés en face du Bataclan (11 janvier 2016) *[image du bas et ci-contre]* et place de la République (11 février 2016) *[image du haut]*. Les différents temps de la mémorialisation se télescopent ainsi.
© Patrice Clavier, Archives de Paris

d'otages ayant fait quatre morts et deux blessés le 9 janvier 2015. Elle ne concerne pas davantage l'attaque terroriste perpétrée le 13 novembre 2015, aux abords du Stade de France à Saint-Denis, dont le bilan humain est d'un mort et de plusieurs blessés graves (encadré p. 248)[13]. Dans l'ensemble de ces cas, marginalité géographique et sociale vont de pair avec une moindre représentation patrimoniale, qui conduira probablement ces événements à occuper à terme une position périphérique dans la mémoire dite « collective ». Les 10e et 11e arrondissements sont au cœur de la capitale, tandis que Saint-Denis, Montrouge, Saint-Mandé et Vincennes sont situés à sa lisière. De fait, que les Archives de Paris et celles des communes de banlieue concernées soient des entités distinctes et indépendantes a inévitablement produit des biais, qui influeront sur la patrimonialisation du 13 novembre et plus largement des attentats de 2015 en région parisienne.

Répondant à la question « Pourquoi un musée-mémorial ? », la première recommandation du rapport de préfiguration du musée-mémorial des sociétés face au terrorisme stipule qu'il aura pour vocation principale de « rendre un hommage national à toutes les victimes du terrorisme au même titre qu'à d'autres victimes de conflits. À travers elles, c'est la collectivité qui a été visée, que ce soit la Nation, la République ou l'État. Ériger un mémorial est une forme de reconnaissance et de réparation, de justice et de vérité[14]. » Il reste que toute patrimonialisation crée inévitablement des effets symboliques. Elle intègre certaines victimes et témoins et en exclut d'autres, et ce même lorsqu'il est question de garder le souvenir d'un événement traumatique que l'on estime porteur de résilience collective. La mémoire et l'oubli résultent *in fine* d'un seul et même mécanisme de tri et de sélection. Au moment de clore cet ouvrage, il importe donc de prêter attention aux dynamiques d'exclusion et de marginalisation sociales qui accompagnent toute construction d'une mémoire décrite comme « collective » et d'un patrimoine dit « national »[15].

Au moment où nous écrivons, les mémoriaux éphémères ont déjà laissé place dans Paris à des mémoriaux permanents. Ceux-ci ont tous été inaugurés à l'occasion des commémorations annuelles des attentats. Pour le premier anniversaire de ceux de janvier 2015, la Mairie de Paris et la Présidence de la République ont d'abord envisagé de planter un bosquet de 17 arbres, un pour chaque victime, sur la place de la République.

En novembre 2016, un artiste a collé, de part et d'autre du Bataclan, des photographies d'objets, de fleurs et de messages déposés dans les mémoriaux éphémères un an auparavant.
© Sarah Gensburger

Ils reprenaient là un symbole ancien de résilience, déjà mobilisé pour figurer le souvenir d'attentats à Madrid, à New York ou encore à Oklahoma City[16]. La plantation du bosquet est donc imminente lorsque survient le 13 novembre 2015, qui fait 130 morts. Le quartier est à nouveau pris pour cible cette nuit-là, mais il n'est pas envisageable d'installer une forêt de 147 arbres sur un espace restreint, en plein centre de Paris. Décision est donc prise de ne planter finalement qu'un seul arbre, symbolique, au coin de la place de la République, dans sa partie nord-ouest, côté 10e arrondissement. Au pied de ce « chêne du souvenir », une plaque est scellée, où sont inscrits ces mots : « À la mémoire des victimes des attentats terroristes de janvier et novembre 2015 à Paris, Montrouge et Saint-Denis. Ici même le peuple de France leur rend hommage ». Inaugurés par le président de la République, François Hollande, et la maire de Paris, Anne Hidalgo, en janvier 2016, cet arbre et la plaque qui l'accompagne commémorent alors des événements dont certains remontent à tout juste deux mois. C'est ainsi que – fait assez exceptionnel – un lieu commémoratif pour les victimes des attentats du 13 novembre s'est vu érigé alors même que des mémoriaux éphémères le concernant étaient encore en place à seulement quelques mètres de là, au centre de la place de la République. Sans cesse piétiné par des passants qui n'ont pas conscience de sa nature commémorative, l'arbre est fragile et nécessite un soin particulier. Il n'a jamais donné lieu à une réelle appropriation sociale ou politique. Une observation régulière a montré qu'il n'est pas visité et que la plupart des usagers de la place de la République, touristes comme Parisiens, ignorent son existence.

Si la place de la République est emblématique, davantage donc par sa statue centrale que par son arbre du souvenir, la topographie parisienne des lieux en mémoire des attentats de 2015 est marquée par son polycentrisme. Tant les attentats de janvier que ceux de novembre ont frappé plusieurs lieux, même si certains sont situés dans le même quartier. Pour le premier anniversaire des attentats du 13 novembre, la Mairie de Paris et le gouvernement français ont fait le choix de calquer la topographie mémorielle sur la cartographie des attaques. Une plaque commémorative a été posée sur chacun des sites visés, au Stade de France à Saint-Denis, aux terrasses de cafés et au Bataclan à Paris. Le recours à cet outil n'a rien d'original : pour la seule commémoration de la Seconde Guerre mondiale, Paris comptait,

L'évolution du « chêne du souvenir », planté place de la République en janvier 2016. En avril 2020, une clôture de bois et une haie de planches sont là pour le protéger et signifier qu'il n'est pas un arbre comme les autres.
© Sarah Gensburger

en 2014, 1300 plaques, dont 87 ornent les murs du IIe arrondissement – en la matière le plus densément recouvert de tous. L'apposition de plaques par les pouvoirs publics parisiens est non seulement fréquente, mais codifiée. Le texte gravé rappelle systématiquement les noms et prénoms des personnes qui vivaient ou sont décédées dans le bâtiment où la plaque est accrochée ou à ses abords, ainsi que la date de leur mort. Le texte commence d'ailleurs souvent par « ici » ou « dans cet immeuble ». Conformément aux usages donc, les plaques inaugurées en novembre 2016 portent toutes les noms des victimes décédés sur les lieux. Toutefois, et contrairement cette fois-ci à la pratique habituelle, aucune de ces plaques inaugurées à Paris en novembre 2016 n'a été accrochée sur les murs des lieux exacts où les tueries se sont déroulées. Elles sont toutes installées à distance, à au moins une dizaine de mètres, apposées sur un bâtiment public ou du mobilier urbain. Seule la façade du Bataclan en porte une, de petite taille, qui ne comporte pas les noms des victimes, et qui renvoie au square d'en face, où se trouve la plaque commémorative proprement dite.

Sur des sites où tant de gens ont été assassinés, mais qui ont tous une vocation économique, la commémoration a du mal à trouver sa juste place, naviguant entre des logiques de deuil et de retour à la normale. Le café La Bonne Bière et le restaurant Casa Nostra, deux établissements proches et frappés en même temps le soir du 13 novembre, comme la salle de concert du Bataclan, ne disposent pas, face à eux, d'un bâtiment public sur lequel poser une plaque. Des parcs ont donc été choisis. Dans le premier cas, la grille extérieure du square a servi de support. Dans l'autre, l'intérieur du square sert d'écrin à la stèle commémorative. Pour ces deux lieux, une tension constante entre recherche de visibilité et souci d'invisibilité est à l'œuvre. C'est pourquoi, dans un premier temps, la pose des plaques n'avait pas été accompagnée par des socles, des parterres ou des signalétiques susceptibles de les mettre en évidence dans l'espace public et de les rendre facilement repérables pour des visiteurs non avertis. C'est, notamment, à la suite des demandes des survivants et des familles, qui souhaitaient que rien ne vienne recouvrir le nom de leurs morts, que le dispositif est devenu progressivement plus solennel.

Ces lieux de mémoire, fréquentés majoritairement par les proches de victimes et les touristes, qui constituent une nouvelle figure du

De haut en bas, puis à droite

La plaque apposée sur la façade du Bataclan dans ses deux versions successives : pour la première commémoration en novembre 2016 et en amont du troisième anniversaire, en novembre 2018. En novembre 2019, un marquage au sol a été ajouté, fait de médaillons de métal, « Bataclan 13 novembre 2015 », ornés du symbole de la Ville de Paris et destinés à guider le visiteur de la salle au square. © Sarah Gensburger

La plaque installée dans le square face au Bataclan en novembre 2016, puis posée sur une stèle la protégeant de la boue en novembre 2018, la rendant plus solennelle. Un double de la plaque, qui liste les noms des disparus, est disposé devant l'entrée de la salle de concert chaque 13 novembre, pour permettre la commémoration officielle et le recueillement des victimes comme des passants, ici en 2020. Elle est enlevée dès le lendemain. © Sarah Gensburger

ellesse

Ci-dessus et ci-contre

Les transformations de la plaque installée à plus d'une dizaine de mètres de La Bonne Bière et du Casa Nostra, de la veille de son inauguration en novembre 2016 à janvier 2020.
© Sarah Gensburger

De gauche à droite et de haut en bas

La plaque commémorative du Comptoir Voltaire est installée en face du café, à l'autre extrémité du trottoir.

La plaque commémorative du Carillon et du Petit Cambodge, deux établissements proches et frappés en même temps le soir du 13 novembre, est installée sur le mur extérieur de l'enceinte de l'hôpital Saint-Louis, de l'autre côté de la rue Alibert.

La plaque commémorative de La Belle Équipe, située au 92 rue de Charonne, est apposée sur la façade du Palais de la Femme, au nº 94, de l'autre côté de la rue Faidherbe.

© Sarah Gensburger

quartier[17], ont pour principal effet de désigner à tous l'espace commun de la commémoration. Les participants aux cérémonies et les spectateurs peuvent y donner des sens différents, mais tous s'accordent pour que la cérémonie d'hommage se tienne là tous les ans. Chaque 13 novembre, la maire de Paris, Anne Hidalgo, et un représentant de l'État, les présidents de la République, François Hollande en 2016 et Emmanuel Macron en 2017, le Premier ministre Édouard Philippe en 2018, les ministres de la Justice et de l'Intérieur en 2019, se rendent sur les sites et déposent chacun leur tour une gerbe officielle. Toutefois, aucun d'entre eux ne prend la parole. Seule la lecture des noms des morts, rituel désormais établi dans le monde entier, vient rompre le silence de la cérémonie. Cette litanie où alternent voix féminine et masculine a été enregistrée en amont du 13 novembre 2016, et est depuis diffusée tous les ans.

Faire sens de la commémoration du 13 novembre

Des spectateurs, plus nombreux chaque année, et parmi lesquels d'abord des proches de victimes, se rendent sur les lieux et discutent entre eux avant et après la lecture des noms et la minute de silence qui suit. Leurs propos, le plus souvent politiques ou tout du moins critiques, interrogent, par exemple, le fait que des présidents et des ministres gardent le silence alors qu'ils effectuent un déplacement public[18]. L'ethnographie de ces cérémonies met clairement en évidence qu'il n'y a pas, tant s'en faut, d'accord autour de la signification des attentats et de la mémoire qu'il convient d'en conserver. Derrière l'apparent consensus commémoratif, que les mémoriaux éphémères ont parfois incarné, la multiplicité des significations données aux attentats et à leur mémoire transparaît avec force. Ces observations mettent en lumière le fait que, comme les mémoriaux éphémères, pour qui les regarde de près, les cérémonies commémoratives prennent un sens divers, de l'adhésion au rejet en passant par l'appropriation sociale, selon celles et ceux qui y prennent part, leurs trajectoires, et les personnes qui les accompagnent. Ces différents usages de la commémoration n'ont pas vocation à disparaître, et ce, y compris quand celle-ci prendra la forme d'un musée-mémorial

dit « national » ou « européen », destiné à être porteur d'une mémoire pensée comme « collective ».

Ces rapports différents à la mémoire se manifestent également entre les deux associations de victimes du 13 novembre. Chacune rassemble des survivants et des familles ou proches des personnes décédées. Elles ont toutefois des profils sociologiques distincts. Les adhérents de Life for Paris sont plutôt jeunes, et majoritairement des survivants ou des proches de survivants ou victimes du Bataclan. L'association 13onze15-Fraternité et Vérité réunit des adhérents plus âgés, dont de nombreux parents de personnes décédées, sur les terrasses comme au Bataclan [19]. Pour les deux premiers anniversaires du 13 novembre, chacune des associations avait préparé son propre événement commémoratif, dans la foulée des cérémonies officielles auxquelles elles ont, toutes deux, assisté. Life for Paris s'est installée sur le parvis de la mairie du 11e arrondissement pour organiser une cérémonie comportant un concert et un lâcher des ballons, un par victime, en fin de matinée. 13onze15 s'est réunie en 2016 du côté du 10e arrondissement, en soirée, pour allumer des lanternes qui ont ensuite été lâchées sur le canal Saint-Martin, juste derrière la place de la République, puis a co-organisé en 2017 un spectacle musical caritatif au théâtre Bobino.

2018 a toutefois marqué l'entrée dans une nouvelle ère caractérisée par une institutionnalisation qui, comme toujours en France, prend appui sur des collaborations, fussent-elles parfois conflictuelles, avec les différents niveaux de l'État. Cette période inédite s'articule autour de la question de la construction d'un monument commémoratif. En 2018, cet enjeu n'est certes pas nouveau. Dès le lendemain des attentats, une association *ad hoc,* baptisée Génération Bataclan, est créée par une poignée de professionnels de la communication, sans lien direct avec les événements ou les lieux concernés, avec pour objet de concevoir un monument commémoratif et de lever des fonds pour sa réalisation. Puis c'est l'artiste américain de renommée internationale, Jeff Koons, qui conçoit un projet d'œuvre monumentale, une main géante tenant des tulipes multicolores. Il annonce vouloir l'offrir à la Ville de Paris, pourvu que celle-ci trouve les fonds nécessaires à sa fabrication et son installation. En 2018, les deux associations de victimes prennent ensemble position de manière publique contre ces deux acteurs de mémoire auto-institués et leurs projets monumentaux.

Dans le même temps, l'État comme la Ville de Paris créent des commissions et des groupes de travail pour permettre l'édification d'un monument national, d'une part, municipal, de l'autre. Alors que de nouvelles équipes prennent la tête des deux associations de victimes, les sollicitations de l'État et de la Mairie de Paris à leur égard les conduisent à se rapprocher et à faire front ensemble. Ainsi, le 13 novembre 2018, c'est une cérémonie associative commune qui est organisée sur le parvis de la mairie du 11e, où les présidents des associations prononcent, à tour de rôle, un discours et se réjouissent du projet de musée-mémorial. Puis, lors de la cérémonie du 13 novembre 2019, ils dévoilent, toujours unis, un « olivier de la mémoire ». Ce dernier doit être planté dans le « jardin du souvenir » que la Mairie de Paris souhaite inaugurer en 2021 – sans faire d'ailleurs aucune référence au fait qu'un « arbre de la mémoire » existe déjà depuis janvier 2016 sur la place de la République. Au cours de cette cérémonie, des rubans rouges ornés de feuilles de papier sont proposés à l'assistance pour y écrire des petits mots et les accrocher sur les branches de l'olivier, formant ainsi en quelque sorte un nouveau mémorial éphémère, et comme pour célébrer le mémorial permanent à venir.

Les représentants des victimes se voient ainsi confier un rôle central dans cette nouvelle phase de patrimonialisation de la mémoire, que ce soit sous la forme de monuments, de mémoriaux ou d'un musée. La dynamique est identique à celle observée à New York après le 11-Septembre[20]. Là encore, cette patrimonialisation ne se fait pas dans le simple consensus. Les discussions autour du projet de monument parisien ont mis en lumière la multiplicité des expériences des victimes[21]. Comment construire un monument en hommage « aux victimes des attentats du 13 novembre 2015 » dans leur ensemble, alors que celles-ci peuvent avoir un rapport différent à l'événement ? Avant d'arrêter le projet de « jardin du souvenir » présenté le 13 novembre 2019, les associations de victimes pouvaient s'orienter vers des formes de patrimonialisation pour partie différentes. Au départ, les familles endeuillées souhaitaient plutôt l'édification d'un monument funéraire dans le jardin du cimetière du Père-Lachaise, qui compte déjà plusieurs stèles à la mémoire des victimes d'attentats commis contre des Français depuis les années 1980. Il s'agissait alors d'abord de se souvenir des morts. Les survivants des attentats du 13 novembre envisageaient,

L'olivier de la mémoire, nouveau mémorial éphémère destiné à devenir mémorial permanent, lors de sa présentation officielle à l'occasion de la cérémonie commémorative organisée par les associations de victimes, le 13 novembre 2019 sur le parvis de la mairie du 11e arrondissement. © Sarah Gensburger

quant à eux, davantage un monument qui célèbre certes les disparus, mais aussi leur propre survie et la solidarité collective qui leur a permis de traverser cette épreuve. Le « quartier des attentats » était selon eux l'unique lieu où ériger un tel monument.

Des discussions comparables ont eu lieu à Londres après les attentats du 7 juillet 2005, qui ont frappé les usagers des transports publics, majoritairement dans le réseau souterrain du métro. Le monument officiel fut en fin de compte installé dans Hyde Park, à distance des lieux des tueries. Mais un collectif de riverains a par la suite réclamé, pendant des années, la construction d'un autre monument à Tavistock Square, là où fut prise la photographie du bus au toit soufflé par la bombe, seule image des événements prise en extérieur et devenue iconique. De plus, le square en question abritait déjà un arbre en souvenir d'Hiroshima et une statue de Gandhi, ce qui, pour les promoteurs du projet, faisait sens par rapport à leur lecture politique des attentats [22]. Le monument envisagé a finalement été inauguré en septembre 2018 [23]. À Paris, plusieurs monuments existent déjà : *Bouquet of Tulips* de Jeff Koons, finalement inauguré en septembre 2019 dans les jardins du Petit Palais, qui, quoique l'on en pense, constitue bel et bien un hommage officiel aux victimes du 13 novembre ; l'arbre du souvenir de la place de la République ou encore les différentes plaques commémoratives aux abords des lieux frappés. Deux autres sont en projet : le « jardin du souvenir » porté par la Ville de Paris et le musée-mémorial voulu par l'État. Ces divers lieux de la mémoire du 13 novembre sont pour partie le reflet des interprétations politiques qui en sont faites, aujourd'hui par les acteurs artistiques, politiques ou associatifs, demain par les visiteurs des monuments et autres musées-mémoriaux qui seront bâtis.

Si plusieurs lieux se dessinent pour porter la mémoire des attentats de 2015 en région parisienne, ce polycentrisme se manifeste également au niveau du calendrier. Avec les plaques, les journées nationales de mémoire sont l'autre outil traditionnel des commémorations publiques en France [24]. Aux États-Unis, les attentats de 2001 se sont déroulés sur une journée. C'est donc très logiquement que, dès octobre 2001, sur la recommandation de la chambre des représentants, le président américain Georges Bush a retenu la date du 11-Septembre pour instaurer une journée annuelle de mémoire. La question de l'inscription de la commémoration

des attentats de 2015 en région parisienne au calendrier des journées nationales de mémoire s'est posée très différemment. Les événements de 2015 prennent en effet place au sein d'une histoire du terrorisme et de ses victimes qui, en France, débute bien avant eux et, malheureusement, a continué à s'écrire depuis. Depuis 2001, l'association SOS Attentats, dont l'Association française des victimes du terrorisme (AFVT) a pris la suite après sa dissolution, célèbre ainsi chaque 19 septembre un « hommage national aux victimes du terrorisme ». La date correspond à ce jour de 1989 où 170 personnes ont trouvé la mort dans l'attaque du DC10 d'UTA, ancienne compagnie aérienne française. Bien que cette cérémonie annuelle soit d'initiative associative, elle donne lieu depuis 2015 à une participation systématique de représentants de l'État. Ainsi, en 2018, c'est le 19 septembre que le président de la République Emmanuel Macron a annoncé aux Français sa décision de créer un musée-mémorial des sociétés face au terrorisme, et dans le même temps, l'instauration prochaine d'une journée nationale officielle en mémoire des victimes du terrorisme. Il a toutefois, dans un premier temps, laissé ouvert le choix de la date. Les auditions réalisées par le comité mémoriel ont en effet mis en évidence l'éventail des dates possibles : le 19 septembre (1989), les 7, 9 ou encore 11 janvier (2015), cette dernière renvoyant à la marche dite « républicaine », le 13 novembre (2015) ou encore le 14 juillet (2016), date de l'attentat de Nice, tout en ayant conscience de l'impossibilité d'en choisir une plutôt qu'une autre. Le rapport du comité mémoriel a préconisé d'emblée de se situer à l'échelle européenne, plutôt que nationale, et de choisir la date du 11 mars, en référence à la Journée européenne en mémoire des victimes du terrorisme, décidée en 2004 par le Parlement européen à la suite des attentats de Madrid[25]. C'est ainsi que le 11 mars 2020 eut lieu en France la première Journée nationale d'hommage aux victimes du terrorisme[26] qui a donné lieu à une cérémonie d'envergure au Trocadéro. Cette journée a donc marqué l'entrée indirecte dans le calendrier officiel de la République française des attentats du 13 novembre, ceux-ci continuant par ailleurs d'être commémorés, le jour-dit, tous les ans par la Ville de Paris et les associations.

Entre patrimoine parisien et mémoire transnationale

Comme l'illustre le choix de la date du 11 mars, le détour par les exemples étrangers et l'influence d'une dynamique transnationale constituent, dès l'origine, une caractéristique majeure de la mémorialisation des attentats de 2015 en région parisienne. Sur leurs lieux mêmes, beaucoup des messages déposés étaient le fait de touristes ou de personnes immigrées, et écrits en de multiples langues. Certains liaient par exemple explicitement le 13 novembre à d'autres attentats survenus ailleurs dans le monde, d'Ankara à Ouagadougou, en passant par Orlando ou Bruxelles. À cet égard, les mémoriaux éphémères du 13 novembre manifestaient avec force la dimension désormais transnationale de toute mémorialisation [27].

Leur mise en patrimoine suit elle aussi une dynamique globalisée. Les Archives de Paris ont pris appui d'emblée sur des précédents étrangers, des cas madrilènes ou new-yorkais au projet « *Our Marathon* » porté par l'université Northeastern suite aux attentats de Boston en avril 2013, en passant par l'initiative « *Charlie Archive* » de l'université d'Harvard, qui a suivi les attaques de janvier 2015 à Paris (encadré p. 162). Depuis, l'exemple parisien a, à son tour, encouragé d'autres initiatives comme celle des Archives de Bruxelles après les attentats de mars 2015 [28], et des guides internationaux de bonnes pratiques en la matière ont été rédigés [29].

Ces comparaisons et emprunts ont toutefois leurs limites. Si, dès le 13 novembre 2015, nombre d'acteurs de la mémorialisation, membres d'associations de victimes, responsables politiques, journalistes ou chercheurs, se sont tournés vers le précédent new-yorkais pour y trouver une inspiration, le cas parisien s'en distingue en bien des points. Tout d'abord, alors que le 11-Septembre a entraîné une destruction massive du bâti et du tissu urbain, les attentats de 2015 en région parisienne n'ont eu presque aucune conséquence visible dans l'espace public. Cette absence de contrainte urbanistique rend à la fois moins indispensables et plus ouverts les projets de monuments, musées et autres mémoriaux. Ensuite, la temporalité des deux événements est radicalement différente. Tant en amont qu'en aval, le 11 septembre 2001 est longtemps resté, et demeure sur bien des points, un événement isolé dans l'histoire américaine. Sur le temps court, le 13 novembre 2015 venait quant à lui après les tueries

des 7, 8 et 9 janvier de la même année, et a été suivi depuis par de nombreuses attaques terroristes, au premier rang desquelles l'attentat de Nice qui a fait 86 morts. Ce continuum dans lequel s'inscrit le 13 novembre explique sans doute que, contrairement à la situation américaine étudiée par Randall Collins, certains des drapeaux accrochés à l'automne 2015 en France soient restés en place bien plus longtemps que le délai de six à neuf mois au terme duquel la plupart des drapeaux avaient disparu aux États-Unis en 2001[30]. Dans le 11e arrondissement, plusieurs d'entre eux sont encore aujourd'hui suspendus aux fenêtres.

Enfin, sur le temps long, de la vague de terrorisme des années 1980 et 1990 à la Seconde Guerre mondiale et l'Occupation allemande, en passant par le soulèvement de mai 68 ou encore la période de confinement liée à la Covid-19, les événements traumatiques, ou à tout le moins historiques, auxquels la ville de Paris et ses habitants ont été exposés peuvent établir un rapport singulier de ces derniers à l'adversité, que des enquêtes en cours et à venir ne manqueront pas d'étudier[31]. Plusieurs travaux ont, par exemple, montré que la mémorialisation des attentats de Londres en 2005 était lue et remémorée par nombre de Londoniens à travers le souvenir collectif du Blitz[32]. À ce titre, oscillant entre souvenir et oubli, entre immédiateté et longue durée, le sens de la mémoire des attentats du 13 novembre 2015, comme celui des messages, fleurs et photographies déposés dans les rues de Paris dans les semaines qui ont suivi, dépassent largement la patrimonialisation dont ils font et continueront à faire l'objet.

Notes

1. « Discours du président de la République, Emmanuel Macron à la cérémonie d'hommage national aux victimes du terrorisme », disponible sur : www.elysee.fr/emmanuel-macron/2018/09/19/discours-du-president-de-la-republique-emmanuel-macron-a-la-ceremonie-dhommage-national-aux-victimes-du-terrorisme (consulté en avril 2020).
2. *Terrorisme : faire face. Enjeux historiques et mémoriaux,* rapport du comité mémoriel remis le 7 septembre 2018 à Nicole Belloubet, garde

des Sceaux, ministre de la Justice, disponible sur : www.vie-publique.fr/rapport/37621-terrorisme-faire-face-enjeux-historiques-et-memoriaux et *Le musée-mémorial des sociétés face au terrorisme,* rapport d'Henry Rousso remis au Premier ministre le 10 mars 2020, disponible sur : www.vie-publique.fr/rapport/273955-le-musee-memorial-des-societes-face-au-terrorisme

3. Edward Simpson et Stuart Corbridge, « The Geography of Things That May Become Memories : The 2001 Earthquake in Kachchh-Gujarat and the Politics of Rehabilitation in the Prememorial Era », *Annals of the Association of American Geographers,* vol. 96, nº 3, 2006, p. 566-585, et Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire,* Paris, Gallimard, 1997.

4. Marita Sturken, « The 9/11 Memorial Museum and the Remaking of Ground Zero », *American Quarterly,* vol. 67, nº 2, 2015, p. 471-490. La traduction est de l'auteure. Pour découvrir le musée : www.911memorial.org (consulté en avril 2020).

5. G. Truc, « Quel mémorial après un attentat de masse ? Trois capitales européennes face au même défi mémoriel », *Mémoires en jeu,* nº 4, 2017, p. 90-95.

6. www.anthropologies.es/exposicion-del-once-marzo-11m-museo-nacional-antropologia (consulté en avril 2020).

7. www.bostonbetter.org/calendar/2014/4/7/dear-boston-messages-from-the-marathon-memorial (consulté en avril 2020).

8. Ana Milosevic, « Remembering the Present : Dealing with the Memory of Terrorism in Europe », *Journal of Terrorism Research,* vol. 8, nº 2, 2017, p. 44-61 ; *id.,* « Historicizing the Present : Brussels Attacks and Heritagization of Spontaneous Memorials », *International Journal of Heritage Studies,* vol. 24, nº 1, 2018, p. 53-65.

9. S. Gensburger et S. Lefranc, *À quoi servent les politiques de mémoire ?,* Paris, Presses de Sciences Po, 2017.

10. Merci à Gaël Donneger et Guillaume Nahon de m'avoir communiqué ces informations comme les suivantes.

11. J. Santino, *Spontaneous Shrines and the Public Memorialization of Death, op. cit.*

12. Parmi les illustrations du chapitre 1 de cet ouvrage figure une photographie du mémorial éphémère de Montrouge. À cet égard, le présent livre participe aussi à la mise en patrimoine de l'objet qu'il étudie.

13. Patricia Jolly, « Les oubliés du 13 novembre », *Le Monde,* 18 février 2016, p. 13 ; Christine Legrand (avec AFP), « Attentats, les oubliés de l'immeuble de Saint-Denis », *La Croix,* 15 novembre 2016, p. 10.

14. *Le musée-mémorial des sociétés face au terrorisme, op. cit.,* p. 11.

15. Cette dynamique de marginalisation existe également à une échelle planétaire. Voir Marlène Jouan, « Politique du deuil : entre reconnaissance et invisibilisation. Réfléchir avec Judith Butler sur le deuil public après les attentats du 13 novembre 2015 », *Raison publique,* nº 21, 2017, p. 113-152.

16. S. Gensburger, *National Policy, Global Memory : The Commemoration of the « Righteous » among the Nations from*

Jerusalem to Paris, New York, Berghahn Books, 2016 ; Edward T. Linenthal, *The Unfinished Bombing : Oklahoma City in American Memory,* New York, Oxford University Press, 2001 et Charlotte Heath-Kelly, « Survivor Trees and Memorial Groves : Vegetal Commemoration of Victims of Terrorism in Europe and the United States », *Political Geography,* nº 64, 2018, p. 63-72.

17. Debbie Lisle, « Gazing at Ground Zero : Tourism, Voyeurism and Spectacle », *Journal for Cultural Research,* vol. 8, nº 1, 2004, p. 3-21. Dans le cas parisien, le phénomène est comparable à la transformation touristique du Lower Manhattan.

18. Ces observations ont été conduites collectivement avec Sylvain Antichan, Delphine Griveaud, Solveig Hennebert et Gérôme Truc, ainsi que la promotion 2016-2017 du master 2 de science politique de l'université Paris Nanterre.

19. Life for Paris s'est enregistrée en préfecture le 30 janvier 2016 et 13onze15-Fraternité et Vérité, le 23 janvier 2016. La base de données constituée par le Journal officiel des associations indique par ailleurs que depuis le 7 janvier 2015, plus d'une vingtaine d'associations se sont créées avec pour objet l'entretien du souvenir des attentats.

20. Linda Levitt, « Speaking Memory, Building History : the Influence of Victims' Families at the World Trade Center », *Radical History Review,* nº 111, 2011, p. 65-78.

21. Les associations m'ont ainsi sollicitée pour savoir comment d'autres événements traumatiques et deuils collectifs ont pu donner lieu à la construction de monuments dans Paris. Elles ont depuis participé ensemble à des ateliers de travail très productifs organisés par la Ville de Paris.

22. G. Truc, « Quel mémorial après un attentat de masse ? », art. cité.

23. « 7/7 London Bombings : Memorial for Bus Explosion Victims Unveiled », *BBC,* 12 septembre 2018, en ligne : www.bbc.com/news/uk-england-london-45485154 (consulté en février 2020).

24. S. Gensburger, « Comprendre la multiplication des "journées de commémoration nationale" : étude d'un instrument d'action publique de nature symbolique », dans Charlotte Halpern *et al.* (dir.), *L'instrumentation de l'action publique. Controverses, résistances, effets,* Paris, Presses de Sciences Po, 2014, p. 345-365 ; S. Gensburger et S. Lefranc, *À quoi servent les politiques de mémoire ?, op. cit.*

25. G. Truc, « Aux victimes du terrorisme, l'Europe reconnaissante ? Portée et limites de la Journée européenne en mémoire des victimes du terrorisme », *Politique européenne,* nº 37, 2012, p. 132-154.

26. Décret nº 2019-1148 du 7 novembre 2019 instituant une journée nationale d'hommage aux victimes du terrorisme.

27. S. Gensburger et G. Truc, « From Here Because from Abroad ? », *op. cit.*

28. M. Bazin et M. Van Eeckenrode, « Mise en archives des réactions post-attentats : enjeux et perspectives », art. cité, p. 9-26.

29. Sara Ariana Morin, *A Museum's Reference Guide to Collecting Spontaneous Memorials,* New England, Museum Association, 2015.

30. Randall Collins, « Rituals of Solidarity and Security in the Wake of Terrorist Attack », *Sociological Theory,* vol. 22, nº 1, 2004, p. 53-87.

31. Denis Peschanski et Francis Eustache, « "13-Novembre", un programme de recherche inédit sur les mémoires traumatiques », *Revue de neuropsychologie,* vol. 8, nº 3, 2016, p. 155-157.

32. Richard Jackson et Gareth Hall, « Talking about Terrorism : A Study of Vernacular Discourse », *Politics,* vol. 36, nº 3, 2016, p. 292-307, et Darren Kesley, *Media, Myth and Terrorism : A Discourse-Mythological Analysis of the « Blitz Spirit » in British Newspaper Responses to the July 7th Bombings,* New York-Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2015.

À l'entrée du Bataclan, au lendemain du troisième anniversaire des attentats, 14 novembre 2018. © Sarah Gensburger

Histoire d'un message « historique » qui n'aura pas été archivé

Sarah Gensburger

Le 24 mai 2016, alors que je passe devant le Bataclan, aux alentours de treize heures trente, je remarque une gerbe de fleurs qui était absente le matin même. Bleue et rouge, elle porte une banderole « La maire de Paris ».

Sa présence annonce une visite officielle. Je décide de rester aux abords de la salle de concert. Vers quatorze heures, arrivent de nombreuses voitures aux vitres teintées. Une délégation de participants aux rencontres « Orient et Occident – civilisations en dialogue », qui se sont tenues quelques heures auparavant à l'hôtel de ville de Paris, se rend au Bataclan. Parmi eux, Ahmed al-Tayeb, grand imam de la mosquée du Caire Al-Azhar, et Andrea Riccardi, fondateur de la communauté catholique Sant'Egidio, déposent ensemble une gerbe à côté de celle de la maire et, en lieu et place de la banderole rouge et bleue, un petit papier blanc.

Il s'agit d'un message manuscrit du grand imam Ahmed al-Tayeb appelant à la paix et au dialogue. Une fois l'imam parti, les membres de la délégation, et principalement ceux venus d'« Orient », s'emparent du message les uns après les autres et le photographient en se mettant en scène avec. Tel un objet sacré, une relique, ce papier circule de main en main sur le trottoir, alors que les nombreuses images qui en sont prises ont probablement vocation à circuler sur Internet. Plusieurs passants s'arrêtent et tentent de comprendre la scène qui se déroule sous leurs yeux. Lorsque je quitte les lieux, le message repose au sein de la gerbe multicolore.

Trois heures plus tard, et alors que je retourne sur le site, je ne vois plus le carré blanc dépasser des fleurs. Quelqu'un l'a visiblement subtilisé. Aujourd'hui, ce mot d'Ahmed al-Tayeb ne figure pas dans la collection des Archives de Paris. Pourtant, sa nature symbolique le destinait clairement à devenir un message « historique ».

Les gerbes de fleurs déposées devant le Bataclan, 24 mai 2016. © Sarah Gensburger

Oh, gens de toutes confessions, nationalités, ethnies, couleurs et langues !

Je suis venu ici pour vous annoncer à tous, au nom de l'Islam, que le sang de tous les êtres humains est inviolable et interdit ; et que la relation entre les hommes qu'Allah a ordonnée est une relation de paix, de fraternité et d'entraide ; et que le terrorisme n'a ni patrie, ni religion ; et que moi, ainsi que tous les Musulmans, avons profondément souffert pour chaque goutte de sang versée ici – comme partout ailleurs – à cause de ce terrible fléau ; et nous devons tous – à l'Est comme à l'Ouest – conjuguer nos efforts en faveur de la paix.

J'ai souffert pour ces victimes, leurs familles et les personnes qui leur sont chères.

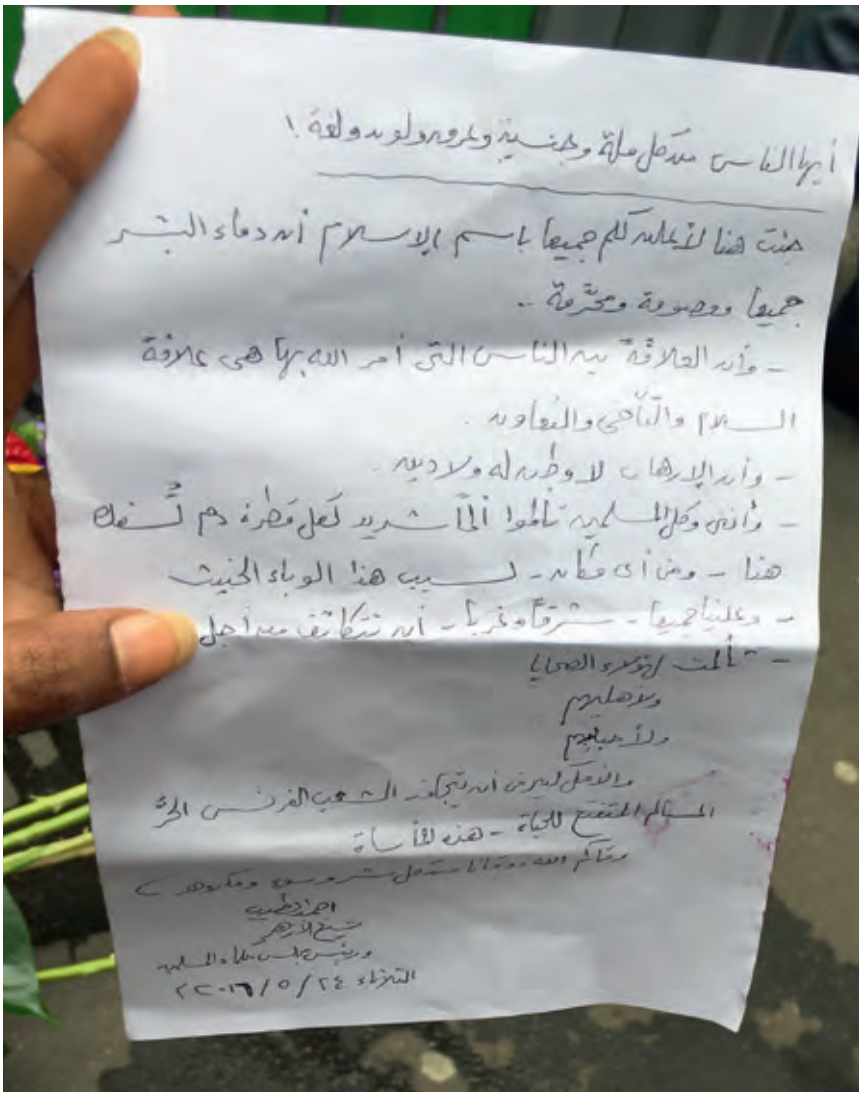
Il est grandement à espérer que le peuple français libre, pacifique, ouvert à la vie, surmonte cette tragédie.

Que Dieu vous protège et nous protège de tout mal, de toute malfaisance et de tout malheur.

Ahmed al-Tayeb
Cheikh d'Al-Azhar et Président du conseil des savants Musulmans
Mardi 24 mai 2016

Traduit de l'arabe par Christophe Pereira et Najah Benmoftah, Inalco-LaCNAD.

Les membres de la délégation photographient le message de l'imam. © Sarah Gensburger



Le message en langue originale.
© Sarah Gensburger

De gauche à droite et de haut en bas

La Bonne Bière, 3 décembre 2015. © Patrice Clavier, Archives de Paris

Le Bataclan, 10 décembre 2015. © Patrice Clavier, Archives de Paris

La Belle Équipe, 7 décembre 2015. © Patrice Clavier, Archives de Paris

En haut : Le Bataclan, 10 décembre 2015.
© Patrice Clavier, Archives de Paris

En bas : Le Bataclan, 11 décembre 2015.
© Patrice Clavier, Archives de Paris

En haut et en bas
Le Bataclan, 10 décembre 2015.
© Patrice Clavier, Archives de Paris

En haut : Le Bataclan, 11 décembre 2015.
© Patrice Clavier, Archives de Paris

En bas : Le Bataclan, 10 décembre 2015.
© Patrice Clavier, Archives de Paris

À Saint-Denis

Les attentats, l'assaut, et après ?

Emmanuel Cayre

Les attentats du 13 novembre 2015 ont commencé aux abords du Stade de France, dans la commune de Saint-Denis. Le match de football France-Allemagne avait débuté depuis un quart d'heure sous les yeux de 80 000 spectateurs lorsque deux terroristes actionnèrent leur ceinture d'explosifs à l'extérieur de l'enceinte. Une demi-heure plus tard, tandis que les premières fusillades étaient annoncées dans les rues des 10e et 11e arrondissements de Paris, une troisième explosion retentit un peu plus loin, près d'un restaurant McDonald's, rue de la Cokerie. Ces trois attaques firent une victime, Manuel Dias, et une cinquantaine de blessés.

Comme dans les quartiers parisiens frappés ce soir-là, un mémorial éphémère prit forme les jours suivants devant la porte du Stade de France. Messages, dessins, fleurs, bougies, drapeaux et autres objets commémoratifs s'accumulèrent devant la brasserie L'Events, dont les vitres avaient été soufflées par l'explosion qui a coûté la vie à Manuel Dias. C'est aussi autour de ce mémorial improvisé que se retrouvèrent les habitants et usagers du quartier lors de la minute de silence nationale observée le 16 novembre. Un autre rassemblement avait lieu au même moment devant l'hôtel de ville, où des cahiers de condoléances avaient été mis à disposition du public.

Avenue Jules Rimet à Saint-Denis, en face de la porte D du Stade de France, le 16 novembre 2015. Un mémorial s'est formé spontanément devant L'Events à quelques mètres du restaurant. Messages, bougies, fleurs ainsi qu'une gerbe de la mairie de Saint-Denis ont aussi été déposés sur le trottoir.
© Yann Mambert

La plaque commémorative apposée sur la porte D du Stade de France. © Gérôme Truc

Cinq ans après les événements, qu'en reste-t-il ?

Une plaque « À la mémoire de Manuel Dias et en respect aux nombreux blessés et victimes du terrorisme sur ce lieu le soir du 13 novembre 2015 » est apposée sur la porte D du Stade de France depuis le 13 novembre 2016. Une cérémonie officielle y est organisée chaque année à la date anniversaire des attentats. Elle inaugure la journée de commémorations et la visite successive des différents sites touchés dans Paris intramuros. Pourtant, en dehors des élus, membres du gouvernement, représentants associatifs, familles des victimes et journalistes, ce rassemblement officiel n'attire que très peu de monde.

Le 13 novembre 2019 à neuf heures, l'avenue qui longe le Stade de France est barrée par des policiers qui fouillent les piétons souhaitant l'emprunter. Certains se rendent à la cérémonie, mais la plupart ne font que passer par là, sans s'arrêter au niveau du petit attroupement devant la plaque ni même, parfois, lui prêter la moindre attention. Il faut dire qu'autour de la plaque, l'espace est réservé à quelques individus dont la disposition dans l'espace cérémoniel ne doit rien au hasard. D'un côté, une poignée de journalistes, un contingent de sapeurs-pompiers de Paris, et les familles des victimes ; de l'autre, face à eux, les élus affublés de leur écharpe tricolore et les représentants des associations de victimes identifiables à leurs badges avec logos. La scène ainsi délimitée ne sera investie que par les acteurs de la commémoration, notamment les membres

du gouvernement qui doivent arriver d'une minute à l'autre. De l'autre côté de l'avenue, un public clairsemé attend le début de la cérémonie dans la brasserie ou accoudé aux barrières et y assiste avec solennité le moment venu, avant de s'animer à nouveau. Cette petite assemblée se disperse rapidement après le départ des ministres.

Des attentats perpétrés le 13 novembre 2015, il ne reste donc dans l'espace public à Saint-Denis qu'une discrète plaque et une commémoration annuelle qui mobilise davantage les officiels que les riverains. Des messages et objets déposés à cet endroit, on ne trouve aujourd'hui aucune trace dans les archives municipales, contrairement à ceux collectés sur les sites des attaques parisiennes. Les premiers résultats d'une enquête de terrain montrent en outre que les Dionysiens interrogés sur les attentats sont nombreux à raconter spontanément, non pas ce qu'ils ont vécu le 13, mais le 18 novembre 2015. C'est-à-dire l'assaut mené par le RAID dans le centre-ville de Saint-Denis afin de neutraliser les derniers terroristes retranchés dans un appartement situé au 48 rue de la République, au croisement avec la rue du Corbillon. La tendance à confondre les attentats avec cette opération policière s'explique par le vécu des familles dionysiennes, réveillées en sursaut par des rafales de tirs et sommées de se calfeutrer chez elles pendant des heures. Le 18 novembre 2015 a ainsi été vécu pour certains comme une séquence à part entière, *mémorable,* des attentats, et non comme leur conséquence.

Plus de deux ans après l'assaut, une plaque commémorative a été apposée sur la façade de l'immeuble dévasté, rue du Corbillon. Quelques mois plus tard, le 16 novembre 2018, la plaque ainsi que le message adressé au « Président Macron » ont disparu. D'autres inscriptions ont été effacées, mais le « SOS » reste lui bien visible. © Yann Mambert

Ceci est particulièrement vrai pour les habitants de l'immeuble dévasté par l'assaut, qui ont rapidement réclamé, outre leur relogement, la reconnaissance de leur statut de victimes du terrorisme.

Portée par la mobilisation des sinistrés réunis au sein d'une association et celle des copropriétaires de l'immeuble constitués, eux, en collectif, la mémorialisation du 18 novembre a eu bien plus de résonance à Saint-Denis que celle du 13 novembre. Elle s'est pourtant effectuée indépendamment de toute politique mémorielle officielle. C'est même plutôt en opposition à la lecture institutionnelle des événements qu'elle s'est construite. La façade de l'immeuble abandonné fait ainsi l'objet d'une lutte symbolique entre les sinistrés et les pouvoirs publics. L'immeuble a été transformé en mémorial spontané, lieu d'expression de souvenirs et de revendications, au point que certains y ont apposé une plaque commémorative. Les pouvoirs publics, eux, s'attachent à effacer les traces de l'assaut et des mobilisations qui ont suivi, à commencer par cette plaque, rapidement retirée. Un nouveau message a depuis été fixé sur la façade, à l'initiative cette fois de la mairie. Installé par-dessus une inscription dont on devine qu'elle évoquait « Charlie » et la « liberté d'expression », l'écriteau indique : « Ici, l'insalubrité recule ! Place aux logements décents. » Dans quelques mois, cet immeuble sera détruit. Il ne restera alors plus aucune trace, au 48 rue de la République, du 18 novembre 2015.

À Saint-Denis, deux dynamiques de mémorialisation bien distinctes sont donc à l'œuvre. Elles opposent des dates

(13 ou 18 novembre 2015), des lieux (Stade de France ou 48 rue de la République) et bien sûr des acteurs (les officiels de la commémoration ou les habitants de la ville). Mais que l'on parle de la mémoire du 13 ou du 18 novembre 2015 à Saint-Denis, et en dépit du fait qu'elles sont le produit de dynamiques socio-mémorielles bien distinctes, on est conduit finalement à les envisager sous un même angle, celui de leur marginalisation. Celle-ci se révèle tout particulièrement à travers l'enjeu de la patrimonialisation *d'une* mémoire des attentats. Elle est perceptible jusque dans les témoignages des victimes du Stade de France et du 48 rue de la République, qui ont en commun de se sentir « oubliées ». À Saint-Denis, le sentiment d'injustice provoqué par la gestion publique de situations extraordinaires est indissociable de l'expérience ordinaire de la relégation sociale et territoriale : l'un et l'autre se rejoignent pour de nombreux habitants dans une impression d'être « des victimes de seconde zone », selon la formule employée tant par cet habitant du 48 rue de la République rencontré lors de notre enquête de terrain que par cette représentante du syndicat des copropriétaires de l'immeuble devant la Cour d'appel de Paris, lors du procès en appel de Jawad Bendaoud, le 6 décembre 2018. Ce sentiment partagé constitue, sans doute, l'une des traces les plus nettes laissées par les événements de novembre 2015 dans les mémoires des habitants, et la question de sa mise en lumière dans un espace muséal à venir reste posée.

Dessin d'enfant représentant le Stade de France, dans le mémorial devant le Bataclan, 21 décembre 2015. © Patrice Clavier, Archives de Paris

Le Bataclan,
8 décembre 2015.
© Patrice Clavier,
Archives de Paris

Courage
Vive Paris
I support Paris
From a Moroccan
باريس
NOUS
PRAY FOR PARIS!!
FRANÇAIS & FORTS
PARIS
FROM Beirut
with love
#PrayForParis
#LOVEFOR PARIS.
PRAY FOR PARIS
#Pray For Paris
Vive la FRANCE
Pray for Paris
FORCE ET COURAGE
AUX FAMILLES DES
DÉFUNTS.
NOUS VOUS SOUTENONS !
PRAY FOR THE WORLD
IMAGINE
RIP PARIS

Le Bataclan,
10 décembre 2015.
© Patrice Clavier,
Archives de Paris

Recréer un mémorial éphémère

Bataclan 2020

Sarah Gensburger

Le 6 mars 2020, en passant sur le boulevard Richard Lenoir, je découvre un mémorial éphémère qui semble revenu à la vie, le long du square faisant face au Bataclan. Intriguée, je me rapproche des photographies, messages et fleurs accrochés à la grille. La présence d'une caméra et d'une perche micro révèle qu'il s'agit d'un tournage. Non loin de là, deux femmes s'attèlent à la fabrication de messages dans une camionnette : c'est là que Clémence Boussicot, décoratrice pour le cinéma et la télévision, est en train de confectionner un écriteau « *Free Hugs* ».

La scène dont j'ai été le témoin fait en réalité partie du tournage d'une nouvelle série télévisée, intitulée *En Thérapie,* réalisée pour Arte France par Les Films du Poisson, Federation Entertainment et Ten Cinéma, initiée et portée par Olivier Nakache et Éric Toledano. Son principe est résumé en ces quelques lignes du communiqué de presse annonçant sa première

En face du Bataclan, au matin du 6 mars 2020. © Sarah Gensburger

diffusion pour le début 2021. L'action se situe juste après le 13 novembre : « Paris, automne 2015. Dans le cabinet d'analyse de Philippe Dayan, près de la place de la République, se succèdent jour après jour une chirurgienne en plein désarroi amoureux, un couple en crise, une ado suicidaire. Mais, un soir de novembre, des tueurs entrent dans Paris… »

Lorsque nous nous revoyons peu après pour parler plus tranquillement, Clémence Boussicot m'apprend que la plupart des scènes se déroulent à l'intérieur du cabinet du psychanalyste mais que, le jour où nous avons fait connaissance, il s'agissait de tourner l'un des rares extérieurs. Le personnage principal se promène dans son quartier et le spectateur peut apercevoir, en arrière-plan, des passants devant le mémorial éphémère.

« Nous sommes près de deux mois après le 13 novembre », m'explique Clémence, « Je ne sais pas si la quantité de choses que nous avons recréées correspond à la réalité. Au départ, il était question qu'une deuxième séquence située le même jour, dans la suite de la déambulation du personnage dans son quartier, se passe place de la République et qu'on y voie également certains des hommages aux victimes du 13 novembre. Seulement, lors des repérages, nous nous sommes vite aperçus que ne montrer qu'une toute petite partie du mémorial de la place était impossible, compte tenu de la focale utilisée. Et cela aurait été un travail énorme de le faire en entier autour de la statue. Le réalisateur a donc préféré filmer d'autres points de vue de la place depuis lesquels la statue n'était pas visible et d'y tourner la

L'équipe de tournage de la série *En Thérapie*. © Sarah Gensburger

scène autour des *Free Hugs*. Nous avons donc finalement recréé le mémorial qui vous intéresse uniquement sur la grille devant le Bataclan. Lors du tournage où vous nous avez vus, mais également lors de notre mise en place d'un échantillon test, sur deux mètres de l'autre côté du square, quelques semaines auparavant, plusieurs personnes sont venues, comme vous, nous interpeller. C'était visiblement quelque chose de fort pour le quartier.

Pour reconstituer les lieux, nous avons travaillé à partir de diverses photographies et films disponibles sur Internet. Le réalisateur nous avait également envoyé un film de l'époque [réalisé par Taranis news]. Il souhaitait que l'on se base sur un passage du travelling, où l'hommage est plus clairsemé. Pour lui, ce qui était vraiment important c'est que l'on sente les différentes strates temporelles. Qu'il y ait des traces d'hommages plus ou moins anciens selon que les gens les avaient déposés juste après les attentats, ou plus récemment. Nous avons essayé de reconstituer l'état qu'avaient les choses à la date où l'action était censée se passer, soit le 8 janvier 2016. Il ne fallait donc pas que ce soit trop dense. Vous me direz si nous avons réussi. Nous avons dû patiner les messages, acheter une grande quantité de fleurs plus ou moins fraîches, ainsi que des peluches que nous avons dû salir comme si elles l'avaient été par la pluie et le temps. Beaucoup de bougies aussi, avec lesquelles nous avons construit de véritables autels dans notre atelier afin d'arriver avec des bougies déjà usées portant des traces de cire. Nous avons aussi cherché des idées de textes

Le *making-of* d'un mémorial de télévision. © Clémence Boussicot, Moïra Charles, Marine Egry, Léo Lacomblez et Geoffroy Lidvan

pour des chansons ou des poèmes, en utilisant plusieurs stylos, cartons, crayons et papiers différents pour que ce soit crédible. Concernant les photographies, nous en avons beaucoup discuté avec l'équipe et cela nous semblait difficile de reprendre des photos de victimes du Bataclan. Au début nous avons pensé à contacter des associations, puis cela nous a semblé délicat. Comment choisir ? Pourquoi telle victime plutôt que telle autre ? Finalement nous avons sollicité les membres de l'équipe, ainsi que leurs proches, que nous avons photographiés, ou bien qui nous ont fourni des images personnelles. Certains ont refusé, cela leur pesait. C'est donc des portraits de certains d'entre nous ou de leurs familles que l'on voit. »

Le panneau « *Free Hugs* », préparé par Clémence devant le Bataclan, était donc destiné au tournage prévu pour l'après-midi même, sur la place de la République. Il s'agissait de recréer la distribution de « câlins gratuits » sur la place, scène récurrente sur le site comme j'avais moi-même pu l'observer entre 2015 et 2016. Dans son travail de décoratrice, Clémence Boussicot n'aura pas fait usage des documents collectés, numérisés et mis en ligne par les Archives de Paris, dont elle n'avait d'ailleurs pas connaissance. L'émergence d'une culture populaire, à laquelle contribueront sans doute la série *En Thérapie* et ses scènes où figurent les mémoriaux éphémères, participe pourtant pleinement de la mise en mémoire du 13 novembre. La manière dont ces deux types de conservation du passé – culture populaire d'une part et mise en patrimoine d'autre part – vont s'articuler dans l'avenir dessinera l'image que chacun conservera de la mémorialisation immédiate des attentats du 13 novembre.

Les hommages recréés, boulevard Voltaire. © Clémence Boussicot, Moïra Charles, Marine Egry, Léo Lacomblez et Geoffroy Lidvan

Panneau « *Free Hugs* » confectionné pour les besoins du tournage.
© Sarah Gensburger

Le Petit Cambodge,
8 janvier 2016.
© François Grunberg,
Ville de Paris/DICOM

LA BELLE ÉQUIPE
43 79 87 93
Maintenant donc ces trois choses restent la FOI, l'Espérance et l'AMOUR
ESPERANCE
BIR

Conclusion

Pour l'histoire ?

Sarah Gensburger & Gérôme Truc

« C'est tout cela, l'histoire, pourvu que l'on sache accueillir du même front les lenteurs apaisantes de la durée et la brusquerie des événements. » Tels sont les derniers mots de la citation de Patrick Boucheron, tirée de son évocation des mémoriaux du 13 novembre lors de sa leçon inaugurale au Collège de France, sur laquelle ce livre s'est ouvert. Alors que celui-ci s'achève, il est temps de répondre à l'invitation de l'historien pour s'interroger : entre « lenteurs apaisantes de la durée » et « brusquerie des événements », entre continuité sociale et rupture historique, comment caractériser le 13 novembre ?

Jusqu'à présent, la plupart des travaux de recherche sur l'impact des attentats survenus cette nuit-là ont porté sur les conséquences traumatiques qu'ils ont eues, en premier lieu pour les victimes, chez qui les séquelles physiques et psychiques sont immenses et continuent parfois à se révéler cinq ans après les faits, mais aussi, plus largement, pour la société française dans son ensemble[1]. Dans ce dernier cas, il arrive que l'on suppose l'existence d'un « traumatisme collectif » et de son corollaire, une « résilience collective », et que l'on se donne alors pour tâche d'en mesurer précisément l'ampleur et d'en comprendre les ressorts. En phase avec le tournant psychologisant (le *trauma turn*[2]) que connaissent les sciences sociales, une telle grille de lecture s'intéresse presque exclusivement à l'événement sous l'angle de la rupture, comme si celle-ci allait de soi. Il peut dès lors sembler justifié de mettre en place pour ces recherches des méthodologies et des protocoles eux-mêmes en rupture avec ce qui se fait d'ordinaire.

La Belle Équipe, 11 décembre 2015. © Patrice Clavier, Archives de Paris

En un sens, la collecte réalisée par les Archives de Paris sur les mémoriaux du 13 novembre fut en elle-même un travail extraordinaire, à la fois hors norme et sans précédent. Pour les agents de la Ville de Paris qui y ont pris part, cela reste un moment mémorable et tout à fait singulier.

Pour autant, comme on l'a vu dans les pages qui précèdent, le contenu des fonds d'archives ainsi créés relève pour les chercheurs en sciences sociales d'un matériau d'enquête désormais courant, qu'ils sont à même d'explorer et de mettre en perspective avec leurs outils habituels, et de confronter à d'autres documents de même nature collectés ailleurs en France ou dans le monde, à la suite d'événements similaires. C'est que l'émergence de mémoriaux éphémères dans l'espace public n'a aujourd'hui, en soi, plus rien d'extraordinaire, bien au contraire, et que leur contenu emprunte à des formes d'expression publique de l'émotion et du deuil des plus classiques. Les chapitres, portfolios et encadrés qui composent ce livre invitent ainsi à compléter un regard centré sur la « brusquerie des événements », par une attention au maintien du monde social dans lequel ils ont eu lieu, ces « lenteurs apaisantes de la durée ». À travers le cas des mémoriaux éphémères, le présent ouvrage a montré comment les situations les plus banales, liées par exemple à des interactions entre amis, à la vie de quartier ou au fait d'être parent, avaient pu orienter les manières de réagir aux attentats du 13 novembre. D'un point de vue épistémologique, la pertinence du recours aux méthodes ordinaires des sciences sociales, de l'observation ethnographique à l'entretien en passant par l'analyse de contenu ou la critique des sources, y est apparue avec force.

Le livre qui s'achève jouit ainsi d'un statut singulier. Ouvrage scientifique, produit d'un travail de recherche, il offre un regard distancié et réflexif sur la mémorialisation immédiate du 13 novembre. Le choix d'y reproduire plusieurs des images qui ont servi à ce travail en fait pourtant dans le même temps un mémorial de papier, participant lui-même à la constitution du 13 novembre en événement mémorable. La conscience de cette circularité et l'inclusion de cette mise en abîme dans l'analyse nous semblent constituer une de ses originalités.

Les mémoriaux du 13 novembre donnent à voir comme en gros plan la superposition des temporalités, entre court et long termes et entre rupture et continuité, qui fait le propre de tout événement considéré comme

« historique ». Ils témoignent en cela du fait que ces attentats ont bel et bien été vécus comme tels par beaucoup. Jamais Paris n'avait jusqu'alors connu pareille série d'attaques coordonnées en l'espace d'une même soirée, qui constituent *de facto* l'acte terroriste le plus meurtrier perpétré en France depuis la Seconde Guerre mondiale. Est-ce à dire pour autant que nous avons, ce soir-là, fait l'expérience de l'histoire « en direct », comme lors des attentats du 11-Septembre ou de la chute du mur de Berlin[3] ? Rien n'indique que cela ait été davantage le cas qu'en janvier 2015, au moment de l'attentat de *Charlie Hebdo,* désigné dès le lendemain en une du *Monde* comme le « 11-Septembre français », et de la marche républicaine du 11 janvier, elle-même instantanément qualifiée d'« historique »[4]. À la lueur des pages qui précèdent, il convient ainsi de déplier plus avant les implications du terme.

L'un des apports de cet ouvrage est d'inviter à un retour à son sens premier, et donc disciplinaire. Si les attentats du 13 novembre peuvent nous apparaître comme un événement historique, c'est d'abord parce qu'ils ont laissé des traces, et que ces traces ont été jugées dignes d'être préservées « pour l'histoire ». À ce titre, ils sont un événement dont on pourra *écrire l'histoire.* Et le faire non pas seulement « par le haut », à partir des discours officiels, récits ou témoignages des dirigeants politiques, responsables des services de police et de secours, ou encore des journalistes et éditorialistes, mais aussi « par le bas », en prenant en compte les milliers de voix de simples citoyens et autres anonymes qui ont réagi aux attentats au travers des mémoriaux de rue.

Les messages, images et objets collectés par les Archives de Paris à la suite des attentats du 13 novembre sont désormais des sources pour la recherche en histoire contemporaine. Il ne fait aucun doute que des mémoires de master, des thèses et des recherches universitaires variées les mobiliseront dans les années qui viennent pour répondre à des questionnements dont il est aujourd'hui impossible de connaître les contours. Ces sources pourront ainsi être croisées avec d'autres fonds d'archives créés de manière *ad hoc,* tels les témoignages filmés du programme de recherche 13-Novembre[5] ou les collections de tweets conservés par l'Institut national de l'audiovisuel et la Bibliothèque nationale de France[6]. Mais ils viendront également dialoguer avec d'autres documents plus ordinaires qui sont, eux, le produit de l'activité banale et récurrente des différents acteurs de la société française,

conservés notamment dans les séries classiques des Archives de Paris ou des Archives nationales.

Ce n'est au fond que par ce travail de mise en dialogue des sources que la tension entre rupture et continuité, et la question donc de l'historicité du 13 novembre, pourront espérer trouver une résolution. Pourvu toutefois que ce travail soit précédé d'un autre, indispensable à toute recherche historique : celui de la critique préalable des sources, qui consiste à retracer le contexte dans lequel les documents mobilisés pour administrer la preuve et conduire l'analyse ont été produits. À la fois mémorial en images et aboutissement d'une recherche en sciences sociales, sans être pour autant en lui-même un livre d'histoire, l'ouvrage qui s'achève a également pour vocation d'épauler les historiens et historiennes de demain dans cette démarche de mise en perspective des matériaux sur lesquels ils pourront s'appuyer pour écrire l'histoire des attentats du 13 novembre.

Depuis 2015, d'autres mémoriaux éphémères sont encore apparus en France, en particulier après l'attentat du 14 juillet 2016 à Nice et celui du marché de Noël de Strasbourg en décembre 2018, si bien qu'ils semblent désormais relever d'une pratique sociale courante. Une nouvelle fois lors de l'épidémie de Covid-19, il ne fut pas rare que des dépôts de messages et de bouquets de fleurs viennent marquer dans l'espace public la perte d'un être cher pour la communauté des habitants d'un village ou d'un quartier. Nous espérons ainsi que notre travail pourra servir également de référence, sur un plan méthodologique, pour aider à faire sens de ce phénomène social que le confinement et les restrictions drastiques de déplacements du printemps 2020 n'ont, contre toute attente, pas fait disparaître. À une époque où les sciences sociales se tournent de plus en plus vers l'étude de corpus nativement numériques (sites internet, réseaux sociaux, *big data,* etc.), cet ouvrage se veut un plaidoyer pour que sociologues, historiens, politistes ou anthropologues, mais aussi ceux qui les lisent, continuent à regarder le monde, ses rues et ses places, et les traces que les hommes et les femmes y laissent, comme une des voies d'accès à cet équilibre entre « lenteurs apaisantes de la durée » et « brusquerie des événements » qui caractérise finalement le temps qui passe dans sa dimension sociale, et forme la trame de toute mémoire collective.

Notes

1. Voir par exemple le nº 38-39 du *Bulletin épidémiologique hebdomadaire,* 13 novembre 2018, sur l'impact sanitaire et social en France des attentats de 2015, en ligne : beh.santepubliquefrance.fr/beh/2018/38-39/2018_38-39_5.html (consulté en juin 2020).
2. Lucy Bond et Stef Craps, *Trauma,* New York, Routledge, 2019.
3. Voir David Carr, « Y a-t-il une expérience directe de l'histoire ? La chute du mur de Berlin et le 11 septembre 2001 », *A contrario,* nº 13, 2010, p. 83-94. Plus largement, sur ce sentiment de vivre le présent comme « historique », caractéristique de notre époque : François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps,* Paris, Seuil, 2003.
4. Patrick Boucheron et Mathieu Riboulet, *Prendre dates. Paris, 6 janvier-14 janvier 2015,* Lagrasse, Verdier, 2015 ; Pascal Ory, *Ce que dit Charlie. Treize leçons d'histoire,* Paris, Gallimard, 2016.
5. Unissant le CNRS et l'Inserm, le programme de recherche 13-Novembre vise à étudier sur douze ans la construction et l'évolution de la mémoire des attentats du 13 novembre 2015, au travers notamment de la collecte de plusieurs centaines de témoignages audiovisuels. Voir www.memoire13novembre.fr (consulté en juin 2020).
6. V. Schafer *et al.,* « Paris and Nice Terrorist Attacks », art. cité.

Dans le 11e arrondissement,
14 avril 2020.
© Sarah Gensburger

PARISMARAIS.COM
THE ART OF LIVING GUIDE
Le Restaurant sera fermé
à partir du Lundi 16 mars 2020
jusqu'à nouvelle l'Ordre
Merci de votre compréhension
YA LAMAÏ

LA BELLE ÉQUIPE
" ils ont essayé de nous enterrer.
ils ne savaient pas que nous étions des graines. "
proverbe mexicain

Bibliographie sélective

Antichan Sylvain, « Comment étudier les pratiques mémorielles liées aux attentats ? Plaidoyer pour des sciences sociales ordinaires », *Genèses,* nº 109, 2017, p. 139-156.

— « Pourquoi s'arrête-t-on devant les mémoriaux des attentats ? Politique et civilité autour des mémoriaux du 13 novembre », *Politix,* nº 125, 2019, p. 59-85.

Antichan Sylvain, Griveaud Delphine et Gensburger Sarah, « La mémoire en ses lieux. Essai de topographie de la première commémoration du 13 novembre 2015 à Paris », *Mémoires en jeu,* nº 4, 2017, p. 50-60.

Arvanitis Kostas, « The "Manchester Together Archive" : Researching and Developing a Museum Practice of Spontaneous Memorials », *Museum & Society,* vol. 17, nº 3, 2019, p. 510-532.

Bazin Maëlle, « Quand la rue prend le deuil. Les mémoriaux éphémères après les attentats », *La Vie des idées*, 2017, en ligne : www.laviedesidees.fr/Quand-la-rue-prend-le-deuil.html.

Bazin Maëlle et Van Eeckenrode Marie (dir.), numéro thématique « Mise en archives des réactions post-attentats : enjeux et perspectives », *La Gazette des archives,* nº 250, 2018.

Boquet Frédéric, « Les Archives de la Ville de Bruxelles face aux attentats du 22 mars 2016 », *Cahiers bruxellois*, vol. 49, 2017, p. 59-76.

Collins Randall, « Rituals of Solidarity and Security in the Wake of Terrorist Attack », *Sociological Theory*, vol. 22, nº 1, 2004, p. 53-87.

Doss Erika, *The Emotional Life of Contemporary Public Memorials. Towards a Theory of Temporary Memorials*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2008.

— *Memorial Mania : Public Feeling in America*, Chicago, University of Chicago Press, 2010.

Døving Cora Alexa, « Homeland Ritualised : An Analysis of Written Messages Placed at Temporary Memorials after the Terrorist Attacks on 22 July 2011 in Norway », *Mortality*, vol. 23, nº 3, 2018, p. 231-246.

Faucher Florence et Truc Gérôme (dir.), *Face aux attentats*, Paris, Puf, 2020.

Fraenkel Béatrice, *Les écrits de septembre : New York 2001,* Paris, Textuel, 2002.

— « Les promesses de mémoire : retour sur les écrits du 9/11 », *EspacesTemps.net,* 2015, en ligne : www.espacestemps.net/articles/les-promesses-de-memoire.

Geisser Vincent, Marongiu-Perria Omero et Smaïl Kahina, *Musulmans de France,*

La Belle Équipe, 12 janvier 2016. © Patrice Clavier, Archives de Paris

la grande épreuve : face au terrorisme, Ivry-sur-Seine, Les Éditions de l'Atelier, 2017.

Gensburger Sarah, *Mémoire vive. Chroniques d'un quartier, Bataclan 2015-2016,* Paris, Anamosa, 2017.

— « Beyond Trauma. Researching Memory on My Doorstep », dans Danielle Drozdzewski et Carolyn Birdsall (dir.), *Doing Memory Research. New Methods and Approaches,* Singapore, Palgrave, 2018, p. 109-128.

Greenspan Elizabeth L., « Spontaneous Memorials, Museums, and Public History : Memorialization of September 11, 2001 at the Pentagon », *The Public Historian,* vol. 25, nº 2, 2003, p. 129-132.

Heath-Kelly Charlotte, *Death and Security : Memory and Mortality at the Bombsite*, Manchester, Manchester University Press, 2016.

Linenthal Edward, *The Unfinished Bombing : Oklahoma City in American Memory,* New York, Oxford University Press, 2001.

Lödén Hans, « Peace, Love, Depoliticisation and the Domestic Alien : National Identity in the Memorial Messages Collected after the Terror Attacks in Norway 22 July 2011 », *National Identities*, vol. 16, nº 2, 2014, p. 157-176.

Margry Peter Jan et Sánchez-Carretero Cristina (dir.), *Grassroots Memorials : The Politics of Memoralizing Traumatic Death*, New York, Berghahn Books, 2010.

Milošević Ana, « Historicizing the Present : Brussels Attacks and Heritagization of Spontaneous Memorials », *International Journal of Heritage Studies,* vol. 24, nº 1, 2018, p. 53-65.

Sánchez-Carretero Cristina (dir.), *El Archivo del duelo. Análisis de la respuesta ciudadana ante los atentados del 11 de marzo en Madrid,* Madrid, CSIC, 2011.

Santino Jack, *Spontaneous Shrines and the Public Memorialization of Death*, New York, Palgrave Macmillan, 2006.

Senie Harriet F., *Memorials to Shattered Myths : Vietnam to 9/11,* New York, Oxford University Press, 2016.

Taylor Diana, *The Archive and the Repertoire : Performing Cultural Memory in the Americas*, Durham, Duke University Press, 2016.

Truc Gérôme, *Sidérations. Une sociologie des attentats*, Paris, Puf, 2016.

Truc Gérôme (dir.), numéro thématique « Mémorialisations immédiates », *Mémoires en jeu,* nº 4, 2017.

— Numéro thématique « Attentats », *Ethnologie française,* nº 173, 2019.

Truc Gérôme et Bazin Maëlle, « Les gardiens de la mémoire : mobilisations et conflits d'appropriation autour de mémoriaux post-attentats à Madrid, Londres et Paris », *Ethnologie française,* nº 173, 2019, p. 63-75.

Truc Gérôme, Le Bart Christian et Née Émilie (dir.), numéro thématique « Discours post-attentats », *Mots. Les langages du politique,* nº 118, 2018.

Wagner-Pacifici Robin et Schwartz Barry, « The Vietnam Veterans Memorial : Commemorating a Difficult Past », *The American Journal of Sociology,* vol. 97, nº 2, 1991, p. 376-420.

Walter Tony, *The Mourning for Diana*, Oxford-New York, Berg, 1999.

— « From Cathedral to Supermarket : Mourning, Silence and Solidarity », *Sociological Review,* vol. 49, nº 4, 2001, p. 494-511.

Fonds d'archives

La liste qui suit constitue un état des sources conservées par les Archives de Paris concernant le 13 novembre et plus largement les attentats de 2015 à Paris, telle qu'arrêtée à l'été 2020. Les numéros de versement suivis d'un W (pour les fonds publics) ou de Fi (pour les fonds figurés d'origine privée) correspondent aux cotes permettant d'identifier les documents. D'autres fonds, conservés par d'autres institutions en France comme à l'étranger, sont parfois mentionnés au fil des chapitres de l'ouvrage. Il n'a pas été procédé à leur relevé exhaustif ici.

Fonds publics

3898W : Campagnes photographiques des hommages déposés sur les sites des attentats du 13 novembre 2015 et de la place de la République, Direction des Affaires culturelles de la Ville de Paris – Archives de Paris, 2015. *[Toutes les photographies de Patrice Clavier reproduites dans ce livre sont issues de ce fonds.]*

3899W : Photographies, messages envoyés sur des réseaux sociaux, hommages papier numérisés, courriels, Direction de l'Information et de la Communication (DICOM) de la Ville de Paris, 2015. *[Toutes les photographies d'Émilie Chaix et François Grunberg reproduites dans ce livre sont issues de ce fonds.]*

3900W : Campagnes photographiques des hommages déposés sur les sites des attentats de 2015 et place de la République, des œuvres de *street art,* Direction des Affaires culturelles de la Ville de Paris – Conservation des œuvres d'art religieuses et civiles (COARC), 2015. *[Toutes les photographies de Claire Pignol et Jean-Marc Moser reproduites dans ce livre sont issues de ce fonds.]*

3904W : Hommages aux victimes des attentats du 13 novembre 2015 collectés sur le site du Bataclan, Direction des Affaires culturelles de la Ville de Paris – Archives de Paris/Direction de la Propreté et de l'Eau, 2015-2016.

3905W : Hommages aux victimes des attentats du 13 novembre 2015 collectés sur le site de La Bonne Bière, Direction des Affaires culturelles de la Ville de Paris – Archives de Paris/Direction de la Propreté et de l'Eau, 2015-2016.

3906W : Hommages aux victimes des attentats du 13 novembre 2015 collectés sur le site du Casa Nostra, Direction des Affaires culturelles de la Ville de Paris – Archives de Paris/Direction de la Propreté et de l'Eau, 2015-2016.

3907W : Hommages aux victimes des attentats du 13 novembre 2015 collectés sur le site de La Belle Équipe, Direction des Affaires culturelles de la Ville de Paris – Archives de Paris/Direction de la Propreté et de l'Eau, 2015-2016.

3908W : Hommages aux victimes des attentats du 13 novembre 2015 collectés sur le site du Comptoir Voltaire, Direction des Affaires culturelles de la Ville de Paris – Archives de Paris/Direction de la Propreté et de l'Eau, 2015-2016.

3909W : Hommages aux victimes des attentats du 13 novembre 2015 collectés sur le site du Petit Cambodge, Direction des Affaires culturelles de la Ville de Paris – Archives de Paris/Direction de la Propreté et de l'Eau, 2015-2016.

3910W : Hommages aux victimes des attentats du 13 novembre 2015 collectés sur le site du Carillon, Direction des Affaires culturelles de la Ville de Paris – Archives de Paris/Direction de la Propreté et de l'Eau, 2015-2016.

3911W : Documents reçus par des écoles, établissements, collectivités extra-territoriaux, Direction des Affaires culturelles de la Ville de Paris – Archives de Paris, 2015-2016.

3912W : Registre de condoléances de la mairie, documents adressés par des écoles, établissements, collectivités extra-territoriaux, mairie du 10e arrondissement, 2015.

3926W : Campagnes photographiques des œuvres de *street art,* Direction des Affaires culturelles – département d'Histoire de l'architecture et d'Archéologie de Paris (DHAAP), 2015.

3929W : Hommages aux victimes des attentats de janvier et novembre 2015 collectés en janvier 2016 au siège de *Charlie Hebdo* (10 rue Nicolas Appert, Paris, 11e), Direction de la Propreté et de l'Eau, 2016.

3930W-3945W et 3975W : Documents produits ou reçus par les écoles primaires et établissements secondaires parisiens, écoles primaires et établissements secondaires parisiens, 2015.

3974W : Campagnes photographiques des documents déposés place de la République jusqu'au 1er août 2016, Direction des Affaires culturelles de la Ville de Paris – COARC, 2016.

3976W : Hommages aux victimes des attentats de 2015 et 2016 collectés sur la place de la République le 1er août 2016, Direction des Affaires culturelles de la Ville de Paris – Archives de Paris, 2015-2016.

3981W : Hommages adressés à la Ville de Paris produits par des particuliers, écoles, établissements, collectivités extra-territoriaux ou des pays étrangers, Secrétariat général et directions de la Ville de Paris, 2015-2016.

3992W : Registre de condoléances de la mairie, documents adressés par des écoles, établissements, collectivités extra-territoriaux, mairie du 11e arrondissement, 2015-2016.

4018W : Hommages produits ou reçus par les cabinets des adjoints, cabinets des adjoints de la maire de Paris, 2015-2016.

4174W 1 : *Charlie Hebdo,* don de dessins : correspondance avec le donateur, cabinet de Karen Taïeb, adjointe à la maire de Paris chargée du Patrimoine, 2018-2019.

4175W 6-7 : Livres d'or à la suite des attentats de 2015 à Paris, Cabinet de la maire de Paris – Laurent Perrin, conseiller technique chargé des Questions politiques et des Relations parlementaires, 2015.

4176W 27-42 : Courriers et dessins de soutien suite aux attentats du 13 novembre 2015,

Cabinet de la maire de Paris – Secrétariat particulier de la maire, 2015-2016.

4181W 5 : Dossier thématique concernant les attentats du 13 novembre 2015, Cabinet de la maire de Paris – Louise Quesnel, conseillère technique en charge du Commerce, de l'Artisanat, de la Nuit, du Tourisme, de l'Innovation, de la Recherche, de l'Enseignement supérieur et de la Vie étudiante, 2015-2016.

4201W 32 : Courriers reçus à la suite des attentats terroristes, Cabinet de la maire de Paris – Pamela Carzoli, conseillère Éducation, Petite enfance, Jeunesse et Familles, 2015-2018.

4222W 2 : Dossier relatif au déplacement du 21 mars 2015 suite aux attentats de janvier 2015, Cabinet de la maire de Paris – chefferie de cabinet, 2015.

4224W 4, 5, 33 : Dossiers thématiques concernant les attentats de 2015, Cabinet de la maire de Paris – Stéphane Fievet, conseiller en charge des Grands événements, 2015-2018.

4225W 17-19 : Dossiers thématiques concernant les attentats de 2015, cabinet de Colombe Brossel, adjointe à la maire de Paris chargée de la Sécurité, de la Prévention, des Quartiers populaires et de l'Intégration, 2014-2020.

4226W 3 : Dossiers relatifs à l'apposition de plaques en hommage aux victimes des attentats de 2015, Cabinet de la maire de Paris – Sébastien Humbert, conseiller technique en charge de la Sécurité, de la Prévention, des Cultes, de la Mémoire et des Outre mers, 2015-2016.

Fonds privés

27Fi : Dons d'hommages et de témoignages de solidarité en faveur des victimes des attentats des 7, 8 et 9 janvier, et du 13 novembre 2015, producteurs multiples, 2015-2017. *[Les photographies de Hugues Hodeir reproduites dans ce livre sont issues de ce fonds.]*

29Fi : Hommages prélevés et entretenus par le collectif sur la place de République, collectif 17 Plus Jamais – Fonds GAULIER-REMOND, 2015.

30Fi : Hommages à Kheireddine SAHBI, victime de l'attentat du 13 novembre 2015, Fonds M. SAHBI, 2015-2016.

38Fi : Hommages reçus par le journal *Charlie Hebdo* à la suite des attentats de janvier 2015, Fonds *Charlie Hebdo,* 2015-2016.

PAR
DEBOUT
TOUJOURS
MAINTENANT
LA GUERISON
RÉSISTE

Les auteurs

Sylvain Antichan est maître de conférences en science politique à l'université de Rouen et chercheur au Centre universitaire rouennais d'études juridiques (CUREJ). Il étudie la production et les appropriations des politiques liées aux attentats, ainsi que les rapports ordinaires à l'État et aux identifications civiques. Il a notamment publié « Comment étudier les pratiques mémorielles liées aux attentats ? Plaidoyer pour des sciences sociales ordinaires », *Genèses,* nº 109, 2017 ; et « Pourquoi s'arrête-t-on aux mémoriaux des attentats ? Politique et civilité autour des mémoriaux du 13 novembre », *Politix,* nº 125, 2019.

Maëlle Bazin est doctorante en sciences de l'information et de la communication à l'université Panthéon-Assas au sein du Centre d'analyse et de recherche interdisciplinaires sur les médias (CARISM). Elle travaille sur la médiatisation des attentats et les réactions sociales qui en découlent. Elle a notamment coordonné deux dossiers de revue : « Mise en archives des réactions post-attentats : enjeux et perspectives », *La Gazette des archives,* nº 250, 2018, avec Marie Van Eeckenrode ; et « L'attentat, du tyrannicide au terrorisme », *Le Temps des médias,* nº 32, 2019, avec Gilles Ferragu et Claire Sécail.

Emmanuel Cayre est doctorant en science politique à l'université Paris Nanterre, rattaché à l'Institut des sciences sociales du politique (ISP). Sa thèse, dirigée par Sarah Gensburger, porte sur les processus sociaux à l'œuvre dans la cristallisation des mémoires des attentats du 13 novembre 2015. Il bénéficie d'une bourse doctorale de la Région Île de France dans le cadre du programme 13-Novembre (Inserm/CNRS).

Audrey Ceselli et **Mathilde Pintault** sont responsables de collecte et de classement aux Archives de Paris. Elles ont conduit et organisé les différentes phases du projet « Hommages aux victimes des attentats de 2015 » des Archives de Paris. Elles ont présenté le bilan de leur travail de collecte et de classement dans un article intitulé « De la rue aux Archives de Paris : le traitement des hommages aux victimes des attentats de novembre 2015 », *La Gazette des archives,* nº 250, 2018. Elles sont aujourd'hui en charge du classement du fonds *« Charlie Hebdo »,* confié aux Archives de Paris par la rédaction du journal en 2018.

Boulevard Richard Lenoir, 16 novembre 2015.
© Sarah Gensburger

Hélène Frouard est historienne et journaliste scientifique au magazine *Sciences Humaines*. Elle a été ingénieure de recherche au Centre national de la recherche scientifique (CNRS), au Centre de recherches historiques de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS). Ses recherches portaient sur l'histoire sociale des XIXe et XXe siècles.

Sarah Gensburger est chercheuse en sciences sociales au CNRS et directrice adjointe de l'ISP. Elle travaille principalement sur la dynamique sociale de la mémoire et sur les politiques publiques qui la prennent pour objet comme sur leurs effets. Sur ce sujet, elle a notamment publié *Visites scolaires, histoire et citoyenneté : les expositions du centenaire de la Première Guerre mondiale,* La Documentation française, 2016 (avec Jeanne Teboul et Sylvain Antichan) ; *À quoi servent les politiques de mémoire ?,* Presses de Sciences Po, 2017, avec Sandrine Lefranc, et *Mémoire vive. Chroniques d'un quartier. Bataclan, 2015-2016,* Anamosa, 2017.

Delphine Griveaud est doctorante en science politique, conjointement à l'université catholique de Louvain-la-Neuve et l'université Paris Nanterre, sous mandat d'aspirante du Fonds national pour la recherche scientifique belge. Sa thèse porte sur les développements contemporains de la justice restaurative en France. Elle a notamment publié, avec Sylvain Antichan et Sarah Gensburger, « La mémoire en ses lieux. Essai de topographie de la première commémoration du 13 novembre 2015 à Paris », *Mémoire en jeu,* 2017.

Solveig Hennebert est doctorante en science politique à l'université Lyon 2, au sein du laboratoire Triangle. Sa thèse porte sur les mémoires de l'antisémitisme en France. Elle y interroge le rapport des personnes qui s'identifient comme juives aux commémorations et à la mémoire des actes antisémites. Elle a publié « De l'hommage à l'affirmation identitaire : les registres de condoléances de la commémoration de la tuerie de l'Hyper Cacher », *La Gazette des archives,* 2018.

Guillaume Nahon est conservateur général du patrimoine. Il a dirigé successivement les Archives départementales du territoire de Belfort (2002-2005), les Archives départementales de la Seine-Saint-Denis (2005-2015) et les Archives de Paris depuis 2015. Après les attentats du 13 novembre 2015, avec son équipe, il a pris en charge l'archivage des différents matériaux qui composaient les mémoriaux éphémères installés sur les lieux des attentats.

Gérôme Truc est chercheur au CNRS, rattaché à l'ISP. Spécialiste de sociologie politique et morale, il étudie depuis une quinzaine d'années les réactions aux attentats de masse dans les sociétés occidentales. Il a notamment publié *Sidérations. Une sociologie des attentats,* Puf, 2016 et, avec Florence Faucher, *Face aux attentats,* Puf, 2020. Il a également dirigé plusieurs numéros de revues, dont « Mémorialisations immédiates », *Mémoires en jeu,* no 4, 2017 ; « Attentats », *Ethnologie française,* no 173, 2019 et « Discours post-attentats », *Mots. Les langages du politique,* no 118, 2018, avec Christian Le Bart et Émilie Née.

Table des matières

Introduction
De la rue aux Archives, et au-delà
Sarah Gensburger & Gérôme Truc 11

CARTE Lieux attaqués le soir du 13 novembre à Paris 14

PORTFOLIO Photographies de victimes 20

Chapitre 1
L'apparition des mémoriaux de rue après les attentats de 2015
Maëlle Bazin 27

PORTFOLIO Les mémoriaux aux premiers jours 42

ENCADRÉ Un mémorial et ses gardiens : le collectif 17 Plus Jamais 48

PORTFOLIO Le mémorial de la place de la République 52

Chapitre 2
Les mémoriaux post-attentats et leurs publics
Sylvain Antichan 63

PORTFOLIO Interagir avec les mémoriaux 70

PORTFOLIO Bougies 79

ENCADRÉ La naissance d'un message 84

ENCADRÉ Venir aux mémoriaux pour « être avec les autres » 88

Chapitre 3
Collecter les petits papiers
Les Archives de Paris face à un travail inédit
Guillaume Nahon 95

PORTFOLIO Les équipes des Archives de Paris au travail 100

ENCADRÉ Le traitement archivistique des hommages aux victimes d'attentats : une expérience novatrice
Mathilde Pintault 106

ENCADRÉ Les agents de nettoiement de la Ville de Paris, acteurs de la préservation des mémoriaux
Maëlle Bazin 114

PORTFOLIO Les mémoriaux au fil du temps 118

Chapitre 4
Ce que disent les messages du 13 novembre
Gérôme Truc 127

PORTFOLIO Drapeaux 132

PORTFOLIO Dessins d'enfants 140

ENCADRÉ Archiver les mémoriaux post-attentats, à Paris comme ailleurs . . . 162

PORTFOLIO Objets 166

Chapitre 5
Un monument de papier
Les registres de condoléances de la mairie du 11e arrondissement
Hélène Frouard 173

ENCADRÉ Les fonds additionnels des Archives de Paris
Audrey Ceselli 194

ENCADRÉ Les Ultras du PSG et la mémoire collective du 13 novembre
Delphine Griveaud et Solveig Hennebert 200

PORTFOLIO Symboles du PSG 204

Chapitre 6
Rendre l'éphémère permanent
Vers un musée-mémorial
Sarah GENSBURGER 209

PORTFOLIO **La première exposition des mémoriaux** 214

PORTFOLIO **Les plaques commémoratives parisiennes et leurs transformations** 225

ENCADRÉ **Histoire d'un message « historique » qui n'aura pas été archivé** ... 241

PORTFOLIO **Messages perdus** 244

ENCADRÉ **À Saint-Denis : les attentats, l'assaut, et après ?**
Emmanuel CAYRE 248

ENCADRÉ **Recréer un mémorial éphémère : Bataclan 2020** 256

Conclusion
Pour l'histoire ?
Sarah GENSBURGER & Gérôme TRUC 265

Bibliographie sélective 273

Fonds d'archives 275

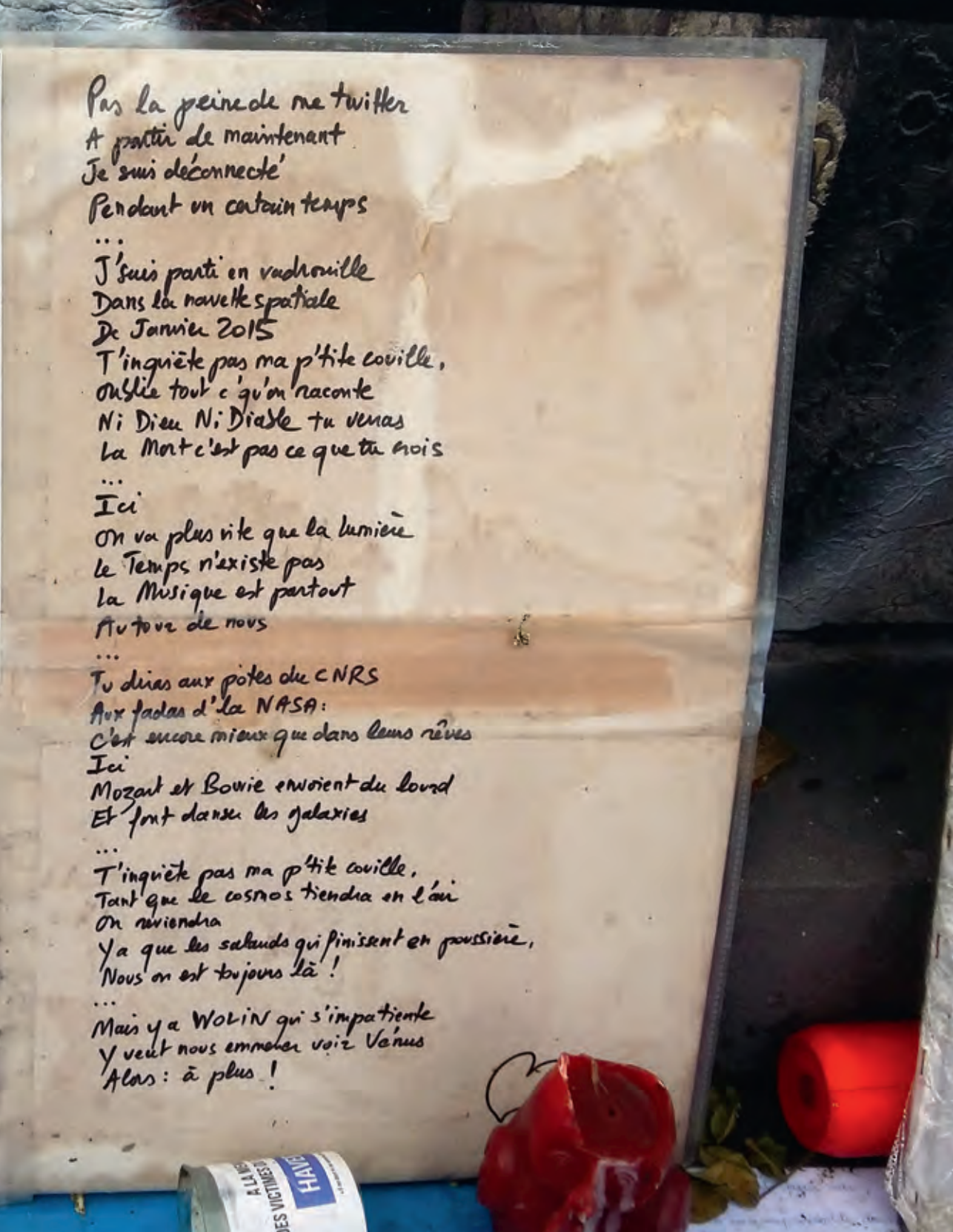
Les auteurs 279

Aux potes de CHARLIE, aux mômes du BATACLAN...

et à tous les titis de PARIS

Place de
la République,
19 février 2016.
© Maëlle Bazin

Pas la peine de me twitter
A partir de maintenant
Je suis déconnecté
Pendant un certain temps
...
J'suis parti en vadrouille
Dans la navette spatiale
De Janvier 2015
T'inquiète pas ma p'tite couille,
Oublie tout c'qu'on raconte
Ni Dieu Ni Diable tu verras
La Mort c'est pas ce que tu crois
...
Ici
On va plus vite que la lumière
Le Temps n'existe pas
La Musique est partout
Autour de nous
...
Tu diras aux potes du CNRS
Aux fadas d'la NASA:
C'est encore mieux que dans leurs rêves
Ici
Mozart et Bowie envoient du lourd
Et font danser les galaxies
...
T'inquiète pas ma p'tite couille,
Tant que le cosmos tiendra en l'air
On reviendra
Y a que les salauds qui finissent en poussière,
Nous on est toujours là !
...
Mais y a WOLIN qui s'impatiente
Y veut nous emmener voir Vénus
Alors : à plus !



Imprimé en France par Corlet
14110 Condé-sur-Noireau
N° d'impression : 2007.0476
Dépôt légal : septembre 2020

Boulevard Richard Lenoir,
16 novembre 2015.
© Sarah Gensburger

Sous la direction de
Sarah Gensburger
& Gérôme Truc

LES MÉMORIAUX DU 13 NOVEMBRE

Au lendemain des attentats du 13 novembre 2015, des personnes de tous horizons se sont rassemblées aux abords des lieux attaqués pour rendre hommage aux victimes. Des mémoriaux se sont ainsi formés, constitués de milliers de messages, de bougies, de fleurs et d'objets les plus divers, qui restèrent en place dans les rues de Paris pendant des mois. Dès les premiers jours, des chercheurs en sciences sociales ont observé leurs évolutions et étudié leurs publics, tandis que les Archives de Paris en ont minutieusement collecté le contenu, qui appartient aujourd'hui au patrimoine national. Fruit d'une collaboration inédite entre chercheurs et archivistes, cet ouvrage revient sur ce processus de mémorialisation. Illustré par plus de 400 photographies, il constitue à son tour un mémorial, unique et précieux, offrant une réflexion originale sur la manière dont une société endure la violence, traverse le deuil et se souvient.

éditions
EHESS

Aves le soutien de :

ISBN 978-2-7132-2863-6 | 19,80 €